



ROSE ET COLAS

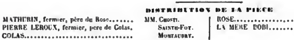
OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

PAROLES DE SÉDAINE

MUSIQUE DE MONSIGNY

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, AU THÉATRE-ITALIEN, LE 8 MARS 1764, ET REPRIS AU THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 12 MAI 1862.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE



MATHURIN, fermier, père de Rose.......	MM. CROSTI.	ROSE..................................	Mmes TUAL.
PIERRE LEROUX, fermier, père de Colas.	SAINTE-FOY.	LA MÈRE BOBI..........................	LEMERCIER.
COLAS..................................	MONTAUBRY.		

Intérieur de la maison d'un fermier ; un escalier sur une des ailes.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE, seule.

ARIETTE.

Pauvre Colas, pauvre Colas!
Mon père ne sortira pas;
Il l'a juré. Pauvre Colas,
Pauvre Colas!

Il court, il va,
Et pourquoi ça?
Je n'en sais rien;
Il court, il vient,
Dans sa chambre il se renferme,
Et puis il court à la ferme;
Du jardin au colombier,
Et de la cave au grenier,
Et du grenier au cellier.

Pauvre Colas, pauvre Colas!
Mon père ne sortira pas;
Il l'a juré. Pauvre Colas,
Pauvre Colas!

A présent tu te tourmentes;
Mais peux-tu t'en prendre à moi?
Colas, si tu te lamentes,
Je me lamente plus que toi.
Pauvre Colas, pauvre Colas!
Mon père ne sortira pas;
Il l'a juré. Pauvre Colas,
Pauvre Colas!

SCÈNE II.

LA MÈRE BOBI, ROSE.

ROSE.

Bon, ne voilà-t-il pas la vieille mère Bobi! Qu'est-ce qu'elle demande? Qu'est-ce que vous regardez, la mère?

LA MÈRE.

Rien, rien. Où est ton père?

ROSE.

Je ne sais pas; il est partout, et il n'est nulle part.

LA MÈRE.

Il ferait mieux de se tenir chez lui.

ROSE.

Vous êtes venue par la petite ruelle, la mère; vous n'avez pas fermé la porte?

LA MÈRE.

Non, non, non.

ROSE.

Mais qu'est-ce que vous regardez donc?

LA MÈRE.

N'est-ce pas là ta chambre?

ROSE.

Oui.

LA MÈRE.

Où tu couches?

ROSE.

Oui.

LA MÈRE.

ARIETTE.

La sagesse est un trésor ;
Un trésor, c'est la sagesse.
L'argent ne vaut pas de l'or,
Un peu d'or n'est pas richesse ;
L'argent l'or et la richesse,
Ne valent pas la sagesse.
La sagesse est un trésor,
Un peu d'or n'est pas richesse :
L'argent ne vaut pas de l'or,
L'argent, l'or et la richesse,
Eh! non, non, c'est la sagesse :
La sagesse est un trésor.

Parce que j'eus ce printemps
Quatre-vingt et quatorze ans,
On pense que je radote.
Bon Dieu, les mauvais enfants!
L'un me tire par ma cotte,
Que les enfants sont méchants!
L'un me tire par ma cotte,
L'autre saute devant moi,
Un petit me montre au doigt ;
Viens-y, et il y viendra ;
Mais le premier qui viendra,
Le premier qui sautera,
Le premier qui l'osera,
Je vous lui donne à l'instant,
Pan!

La sagesse est un trésor ;
Un trésor, c'est la sagesse.
L'argent ne vaut pas de l'or,
Un peu d'or n'est pas richesse, etc.

SCÈNE III

ROSE, *seule.*

Voyez quel radotage! Qu'est-ce qu'elle veut dire? Si je lui avais répondu un mot, elle ne finissait plus... Je ne sais à quoi m'occuper... Je n'ai courage à rien. (*Elle reste à rêver appuyée sur sa chaise.*)

SCÈNE IV

MATHURIN, ROSE.

MATHURIN.

Tu n'as donc rien à faire aujourd'hui?

ROSE.

Ah! vous voilà, mon père.

MATHURIN.

Que fais-tu là?

ROSE.

Je...

MATHURIN.

Oui, je...

ROSE.

Vous me pardonnerez.

MATHURIN.

Eh bien, travaille donc.

ROSE.

Mais, c'est que vous allez, et que vous venez.

MATHURIN.

Qu'est-ce que cela te regarde?

ROSE.

Vous dormez tous les après-dînées, et aujourd'hui vous n'avez pas dormi.

MATHURIN.

Je ne veux pas dormir.

ROSE.

Vous pouvez avoir besoin de quelque chose.

MATHURIN.

Je t'appellerai. Hon, hon, hon!

SCÈNE V

MATHURIN, *seul.*

ARIETTE.

Sans chien et sans houlette,
J'aimerais mieux garder cent moutons près d'un blé,
Qu'une fillette
Dont le cœur... dont le cœur a parlé :
Elle est si leste,
Elle est si preste ;
L'oreille est en l'air ;
L'œil est un éclair.
Toujours folle
De plaisir,
Elle vole
Vers son désir ;
Mais l'âge, et le temps
Qui tout mène,
Vengent ses parents
De leur peine.
Mère de famille,
La fille
Un jour
Chante à son tour ;
Sans chien, etc.

SCÈNE VI.

MATHURIN, ROSE.

ROSE, *accourant.*

Ah! mon père! ah! que je suis fâchée!

MATHURIN.

Quoi?

ROSE.

Je n'ai pas songé à vous dire : Eh! vite, eh! vite, vite, il faut que vous alliez au château.

MATHURIN.

J'en sors.

ROSE.

Vous en sortez!... Et chez le collecteur?

MATHURIN.

Je viens de lui parler.

ROSE.

Lui parler? Ah!... La vieille mère Bobi est venue... N'aviez-vous pas dit que vous iriez à la ville?

MATHURIN.

Le fils de Pierro y est allé.

ROSE.

Colas?

MATHURIN.

Oui.

ROSE.

A la ville?

MATHURIN.

Oui.

ROSE.

Y a-t-il longtemps qu'il... Vous aviez dit hier que vous iriez acheter de la graine.

MATHURIN.

Tu as bonne envie que je sorte.

ROSE.

Moi? Point du tout, mon père; mais c'est que, quand vous êtes ici, vous vous ennuyez.

MATHURIN.

Dis que je t'ennuie.

ROSE.

Si vous voulez, j'irai pour vous.

MATHURIN.

Eh non! eh non! eh non! je n'ai pas besoin de tes services : j'attends Pierre ici, il m'en fera avoir de la graine, lui, il m'en fera avoir... (*A part.*) La malice, voyez-vous? je parie qu'elle attend.

ROSE, *à part.*

Il ne sortira pas.

SCÈNE VII.

MATHURIN, ROSE, PIERRE LEROUX.

ROSE.

Ah! bonjour, monsieur Pierre!

PIERRE.

Bonjour, Rose, bonjour!

MATHURIN.

Je t'attendais.

ROSE.

Comment vous portez-vous, monsieur Pierre?

PIERRE.

Fort bien.

MATHURIN.

Laisse-nous.

ROSE.

Mon père disait que vous étiez à la ville?

PIERRE.

Non, c'est mon fils.

ROSE.

Oui, pour acheter de la graine.

PIERRE.

Non, c'est pour de l'argent qu'on me doit.

MATHURIN.

Tu nous laisseras parler, peut-être.

PIERRE.

On m'a dit que tu me demandais.

MATHURIN.

Chut!... Qu'est-ce que tu fais là, toi!

ROSE.

Moi, mon père?

MATHURIN.

Oui. Va t'occuper; va nous cueillir une salade, épluche-la, lave-la, laisse-nous... Eh bien, Pierre Leroux, comment vont les vignes?

PIERRE.

Ah! ah! assez bien, si ce n'étaient les vers qui nous mongent.

MATHURIN.

Oh! cela a été de tout temps; qu'y faire?

PIERRE.

Rien; il n'y a que Dieu et le temps.

MATHURIN.

La méchanceté des hommes va de pis en pis.

PIERRE.

Quand cela sera au comble, il faudra bien une fin.

MATHURIN.

Oui, pourvu que...

SCÈNE VIII.

MATHURIN, PIERRE.

MATHURIN.

Ah! la voilà partie... Ah çà! Pierre Leroux, ce n'est pas cela qui s'agit.

PIERRE.

Dites.

MATHURIN, apportant un arc.

Connaissez-vous cela?

PIERRE.

Cela, parjoi! si je connais ça! C'est un arc.

MATHURIN.

Oui, c'est un arc; mais encore.

PIERRE.

Eh! c'est le mien que j'ai donné à mon fils.

MATHURIN.

Cela suffit.

PIERRE.

C'est celui avec lequel j'ai gagné le prix.

MATHURIN.

C'est bon; mais...

PIERRE.

Il y a bien trente ans.

MATHURIN.

C'est à merveille; j'ai...

PIERRE.

J'ai encore la tasse d'argent.

MATHURIN.

Oui, oui, je l'ai vue... Vous savez que...

PIERRE.

Je ne l'ai pas sur moi.

MATHURIN.

Je vous en dispense. Je voulais...

PIERRE.

Je voulais vous la moutrer.

MATHURIN.

Je n'en doute pas.

PIERRE.

C'est que...

MATHURIN.

C'est que... Oui, vous avez raison, elle est belle, je l'ai vue. C'est une tasse qui a une anse, nous la reverrons; mais j'ai autre chose à vous dire.

PIERRE.

Ah! dites, dites.

MATHURIN.

Vous êtes veuf, et moi aussi! nos femmes nous ont laissé, à vous un garçon, et à moi une fille.

PIERRE.

Oui, qui est bien gentille.

MATHURIN.

Votre garçon me paraît aussi un gentil garçon; j'ai un conseil à vous demander.

PIERRE.

J'écoute.

MATHURIN.

Si, au lieu d'un garçon, vous aviez une fille, et qu'il vînt alentour de chez vous rôder quelque jeune gaillard, qui vînt la voir en votre absence, vous m'entendez; qu'est-ce que vous feriez?

PIERRE.

Ce que je ferais? Si le garçon ne me convenait point, je lui dirais : « Tiens, un tel (son nom), je vois toute ta manigance, et je te prie de ne plus faire comme cela, parce que cela me déplaît. D'abord, ma fille n'est pas pour toi, parce que tu es un libertin, parce que tu es (enfin ce qu'il serait). S'il y revenait, je me mettrais en colère, je battrais la fille, je battrais le garçon, je...

MATHURIN.

Oui, vous battriez tout le monde : mais si le garçon vous convenait?

PIERRE.

S'il me convenait. (Il rêve.) Ah! ah!... pour lors... j'enverrais chercher le père, ou j'irais le trouver moi-même, Mathurin; car c'est à ceux qui ont affaire à aller trouver. Mais ne parlons plus de ça. Je dirais au père tout ce qui se passe; et que votre fils se tienne chez vous, ou je l'assomme. — Mais mon fils aime votre fille; mais ils se conviennent; mais ils sont d'âge; mais voulez-vous la lui donner? — Ah! parlons. — Parlons... Et nous parlerions.

MATHURIN.

Eh bien, Pierre Leroux, ce que vous dites qu'il faut que le père fasse, je le fais. Hier, nous nous sommes quittés tard, je suis rentré ici : on ne voyait pas bien clair, j'ai vu quelque chose là du long, là entre la table et la muraille; cela marchait à quatre pattes, j'ai cru que c'était un chien, j'y ai donné un coup de pied. Ho! pataud, à la cour! Ma fille s'est jetée à mon cou. « Ah! mon père, vous revenez bien tard; ah! mon père, j'étais inquiète. Ah! mon père. » Donnez-nous de la lumière, lui ai-je dit.

PIERRE.

Eh bien?

MATHURIN.

Eh bien, pendant qu'elle allait en chercher, j'ai trouvé cet arc-là sous mes pieds.

PIERRE.

Ici?

MATHURIN.

Là.

PIERRE.

Ah! ah!

MATHURIN.

Ainsi, je suis sûr que ce qui marchait à quatre pattes n'est autre que votre fils. Il est inutile, je crois, de vous dire que cela ne me plaît pas : ainsi, recommandez-lui bien de ne plus venir ici; ou, si je l'y trouve, il s'en repentira. Il m'a joué un tour de chien; et moi, je pourrais lui en jouer un qui ne lui ferait pas plaisir.

PIERRE.

Mais, si nos jeunes gens s'aiment, et que nous puissions...

MATHURIN.

Ah! parlons, parlons, je ne demande pas mieux.

PIERRE, après avoir rêvé.

Que donnerez-vous à votre fille en mariage?

MATHURIN.

Tout, et rien; et vous, à votre fils?

PIERRE.

Tout, et rien; je n'ai que lui.

MATHURIN.

Je n'ai qu'elle.

PIERRE.

Je lui donne d'abord mes premiers attelages, mes premières charrues.

MATHURIN.

C'est-à-dire, vos anciennes.

PIERRE.

Oui; ils les renouvelleront.

MATHURIN.

Et moi, je lui donne le trousseau qu'elle a filé, tous les joyaux de sa mère, ses hardes, son linge, ses garnitures, ses coiffes, sa croix d'or, ses boucles d'or (elle les a déjà), les gants de soie, le collier, le ruban; je veux qu'elle paraisse.

PIERRE.

J'entends, nous leur donnerons peu de chose, que nous voudrons faire valoir beaucoup.

MATHURIN.

Comme ça se pratique.

PIERRE.

Vous ressouvenez-vous de notre vieux bailli? « Mes enfants, mes enfants (disait-il avec sa petite canne), le hasard commence les mariages, et la vanité les finit. »

MATHURIN.

Vanité, si vous voulez; mais je les associerai à ma ferme...

PIERRE.

Et moi à la mienne.

MATHURIN.

A la fin de mon bail.

PIERRE.

Et moi aussi. Et combien avez-vous encore à aller?

MATHURIN.

Trois ans. Et vous?

PIERRE.

Et moi cinq.

MATHURIN.

Il faut cependant qu'ils vivent.

PIERRE.

N'avez-vous pas peur qu'ils manquent de quelque chose? Mais il faut d'abord faire connaître aux jeunes gens ce que c'est que la dépense d'un ménage.

MATHURIN.

J'entends; oui, leur rendre la vie un peu difficile.

PIERRE.

Moi, ce qui m'inquiète, c'est que je ne sais comment ils se tireront de cet embarras-là; ils sont encore trop jeunes.

MATHURIN.

Trop jeunes, Pierre Leroux! Nature, jeunesse et santé; vous vous souvenez de la chanson?

PIERRE.

C'est sur moi qu'elle a été faite et sur feu ma femme.

MATHURIN.

Je le sais bien.

PIERRE.

Je ne sais si je m'en souviendrai; il y a, ma foi! longtemps.

MATHURIN.

Oui, il y a longtemps; je n'étais pas plus haut que ça.

PIERRE.

CHANSON.

Avez-vous connu Jeannette?
Avez-vous connu Jeannot?
L'un et l'autre étaient plus sot
Qu'un mouton qui paît l'herbette.
Un beau jour que, dans les champs,
Ils allaient tous deux cherchant
Leurs troupeaux qui vont paissants,
Ils s'accostent en dandinant,
Ils se partent en ricanant,
Rien n'était si drôle.
Eh bien, dans le même été,
Ce fut le couple le plus fûté;
L'esprit, le bon sens, la parole,
Nature, jeunesse et santé
Sont trois bons maîtres d'école.

MATHURIN.

Comme on a chanté cela dans le village! Eh bien, cet embarras-là vous a-t-il fait mourir? Vous étiez cependant bien jeunes, tous les deux?

PIERRE.

Ma pauvre Jeannette n'était pas sotte : mon fils est tout son portrait.

MATHURIN.

Ma fille la vaudra bien. Savez-vous qu'elle me gêne? Oui, elle me gêne, elle me gêne... plus que feu ma femme. Si je bois, si je jure, si je dis quelque drôlerie, elle me reprend : c'est comme sa mère, et pis encore; car il faut respecter la jeunesse.

PIERRE.

Vous avez raison.

MATHURIN.

Enfin, c'est conclu, et le plus tôt sera le mieux.

PIERRE.

Le plus tôt, non; j'ai mes vendanges à faire.

MATHURIN.

Eh! n'ai-je pas ma moisson?

PIERRE.

C'est à cause de cela : ils en auront plus de cœur à nous aider; remettons à l'hiver, aux Rois.

MATHURIN.

A l'hiver? C'est un mauvais temps.

PIERRE.

C'est le meilleur pour les mariages; c'est encore ce que nous chantait le bailli.

MATHURIN.

Votre bailli, votre bailli, avec ses grandes chansons, les trois quarts du temps il ne savait ce qu'il disait.

PIERRE.

Écoutez, écoutez.

MATHURIN.

Je sais ce que vous voulez dire.

PIERRE.

Non, non.

MATHURIN.

Et tenez :

CHANSON.

Au printemps naissent les fleurs,
Dont les fruits parent l'automne;
Mais, assis sur une tonne,
C'est l'hiver qui se couronne
Du tribut de leurs faveurs :
Aussi l'hiver dans ses fêtes,
Doit embellir des instants,
Et se parer des conquêtes
Que l'Amour prépara au printemps.

PIERRE.

Eh bien, vous voyez qu'il faut remettre à cet hiver.

MATHURIN.

Une chanson n'est pas une raison.

PIERRE.

C'est la réponse à la nôtre, c'est la réponse à la nôtre, c'est... Vous rêvez.

MATHURIN.

Oui, je rêve... Voulez-vous que je dise franchement la vérité?

PIERRE.

Sans doute.

MATHURIN.

Je suis un homme, moi; je ne suis pas une femme, je ne peux pas avoir une fille pendue à mes côtés comme un trousseau de clefs. Elle est sage, elle est sage, ah! très-sage; mais peut-être aime-t-elle votre fils; et la sagesse d'une fille qui aime est plus mûre qu'il ne faut.

PIERRE.

Et moi, et moi! N'ai-je pas les mêmes appréhensions?... Les mêmes, non; mais d'autres. Mon fils est vif, de bon cœur, mais prompt, et je crains qu'il ne lui prenne une fantaisie de courir et de quitter le pays.

MATHURIN.

Eh bien, finissez donc?

PIERRE.

Oh! nous serons toujours à même.

MATHURIN.

Eh! ne voyez-vous pas qu'ils vont vous tourmenter?

PIERRE.

Bon, tourmenter! Il y a moyen à tout. La première fois que mon fils viendra ici, mettez-le à la porte; il sera triste. Je lui dirai : « Qu'est-ce que tu as? » Il est franc, il me contera son chagrin. « Va, je parlerai au père. — Ah! je vous remercie. » Je le traîne huit jours.

MATHURIN.

Eh bien, huit jours.

PIERRE.

Après cela, ce sera vous qui n'aurez pas le temps de me parler : encore huit jours de gagnés.

MATHURIN.

Encore huit jours de gagnés.

PIERRE.

Ensuite nous parlons; mais nous ne convenons pas de nos faits : encore huit jours.

MATHURIN.

Encore huit jours.

PIERRE.

Enfin nous voilà arrangés!

MATHURIN.

Eh bien, huit et huit font seize, et huit font vingt-quatre, et huit c'est...

PIERRE.

C'est trente-deux.

MATHURIN.

Nous voilà juste en pleine moisson.

PIERRE.

Ah! ah! Alors c'est à nous à les occuper si bien pendant la moisson, et pendant les vendanges, que le soir ils n'aient envie que de dormir.

MATHURIN.

Enfin, voilà les vendanges finies.

PIERRE.

Ah! qu'ils ne sont pas encore mariés. Il arrivera que vous aurez dit quelque chose de moi dans le village, ou j'aurai dit quelque chose de vous. L'éclaircissement entre nous commencera par des injures; alors la rupture, alors les caquets; les femmes s'en mêleront, de là des rapports, des médisances, des calomnies. « Ne me parlez jamais de cet homme-là. — Ne me parlez jamais de cet homme-ci, qu'il s'aille promener lui et son fils.—Qu'il aille au diable lui et sa fille. » Nos jeunes gens pleureront : ils s'en aimeront davantage; et puis quelque honnête homme viendra s'entremettre, il nous raccommodera, et croira avoir bien de l'esprit; et puis l'hiver, et puis les Rois, et puis le mariage.

MATHURIN.

Cela nous donnera de la peine.

PIERRE.

De la peine, de la peine! Je n'en aurai pas plus qu'à tendre la corde de cet arc.

MATHURIN.

Vous n'en auriez pas mal.

PIERRE.

Pas mal?... Ah! que j'ai encore le poignet roide. (Pierre se met en devoir de tendre la corde de l'arc, et le donne ensuite à Mathurin, qui fait le même jeu.)

SCÈNE IX.

ROSE, PIERRE, MATHURIN.

DUO.

MATHURIN.

Ah! ah! ah! comme il y viendra
Comme il y viendra!
La vieillesse a mis un terme
A cette vigueur-là.

PIERRE.

J'ai bien encor le poignet ferme;
Soyez certain de cela.

MATHURIN.

Vous n'avez plus le poignet ferme,
Soyez certain de cela.

PIERRE.

M'y voilà! Non.
Bon! Non.

MATHURIN.

Bon, bon, ah, fort!
Bon, bon, encor plus fort!

PIERRE.

Tenez, prenez; voyons, à vous!

MATHURIN.

Donnez, donnez, Pierre Leroux!

PIERRE.

Voyons, à vous!

MATHURIN.

Oui, c'est à nous, oui, c'est à nous,
Qu'il appartient encor
Un plus heureux effort.

PIERRE.

Ah! ah! ah! comme il y viendra!
La vieillesse a mis un terme
A cette vigueur-là.

MATHURIN.

J'ai plus que vous le poignet ferme,
Soyez certain de cela.

PIERRE.

Vous n'avez plus le poignet ferme,
Soyez certain de cela.

MATHURIN.

M'y voilà! Non.
Bon, bon, bon,
M'y voilà! Non.

PIERRE.

Bon, bon, ah, fort!
Ah, fort!
Eh bien, eh bien, était-ce à vous
Que convenait encor
Un plus heureux effort?

MATHURIN.

Ce n'est plus nous,
Ce n'est plus nous.
Ami, ami, laissons cela.

PIERRE.

Laissons cela.

ENSEMBLE.

La vieillesse nous dit : « Holà! »
Laissons à nos enfants,
Faire ce qu'on fait à vingt ans.

(En se retournant, pendant la ritournelle, ils aperçoivent Rose qui peut les avoir écoutés; ils se retirent, l'un d'un côté du théâtre et l'autre de l'autre : ils frappent du pied, ruminent et feignent la plus grande colère.)

PIERRE.

Morbleu! elle nous a entendus!

MATHURIN.

Quelle imprudence!

PIERRE.

O ciel!

MATHURIN.

Pierre Leroux...

PIERRE.

Mathurin...

MATHURIN.

Vous êtes un coquin!

PIERRE.

Tu me le payeras! (Ils se promènent comme des furieux; Rose se lève, range sa chaise, les regarde, et commence le trio.)

TRIO.

ROSE.

Mais, mais ils sont en courroux;
Oui, je les crois en colère.
Mon père, mon père...
Pierre Leroux!

PIERRE.

Oui, je me moque de vous,
Je me ris de ta famille :
Ta fille, ta fille
N'est rien pour nous.

ROSE.

O ciel! ô ciel!
Pourquoi, pourquoi,
Dites-moi, dites-moi?
Ah! ah! ah! ciel!

PIERRE.

Je ris, je ris de ton courroux.

MATHURIN.

Si j'en croyais mon courroux,
Oui, la main, la main me grille!...
Ma fille n'est pas pour vous.

PIERRE.

Oui, je me moque de vous.

ROSE.

Pourquoi vous mettre en courroux?

MATHURIN ET PIERRE, à part.

Bien, bien, bien!

ROSE.

Pourquoi vous mettre en colère?

PIERRE.

Oui, je me moque de vous,
Je me ris de ta famille;
Ta fille, ta fille
N'est pas pour nous.

MATHURIN.

Si ce n'était ma fille...

ROSE.

Mon père, mon père... Pierre Leroux.
Mon père, mon père,
Mais dites-moi donc pourquoi?
C'est de moi, c'est de moi.
Mais pourquoi?

PIERRE.

Suis-je fou? suis-je fou?
Pour vous, non jamais.

MATHURIN.

C'est bien moi qui serais fou.

Et ma fille
Est trop gentille;
Ma fille n'est pas pour vous.

PIERRE.

Veux-tu, veux-tu sortir?
Prends garde à toi! (*bis*)
Veux-tu sortir?

ROSE.

Pourquoi sortir, pourquoi?
Ah! quel effroi!
Je vais mourir.

PIERRE, à part.

Bien, bien, très-bien!
(Haut.)
Sors, sors, sors, sors!

MATHURIN, à part.

Bien, bien, bien!
(Haut.)
Sors, sors, sors.
S'il passe devant ma porte...

PIERRE.

Je veux que de mille coups...

ROSE.

Eh! pourquoi tout ce courroux?

PIERRE.

Et, que le diable m'emporte!
Je veux que de mille coups,
Je veux que le diable emporte
Ta porte et tes verrous,
Si vous ne le payez tous.

ROSE.

Pourquoi vous mettre en colère,
Mon père, Pierre Leroux,
Pourquoi menacer de coups?
Quelle fureur vous transporte!

MATHURIN.

S'il passe devant ma porte,
Je veux que de mille coups,
S'il approche de ma porte,
Si Colas, si Colas vient... vient... vient ici,
Oui, oui, oui, oui!

ROSE.

Colas, Colas, quoi! c'est pour lui?
Colas ne vient pas chez nous,
Ou du moins il n'y vient guère.
Mon père, mon père,
Pierre Leroux,
Ah! Pierre, ah! Pierre,
Ah! mon père, apaisez-vous.

PIERRE, à part.

Bien, bien, bien, bien.
(Haut.)
Je veux que de mille coups,
Je veux que le diable emporte
Ta porte et tes verrous.

MATHURIN.

Oui, s'il passe devant ma porte,
Si je sais prendre un bâton,
Tu sauras comme
J'assomme;
J'ai le bras bon.

PIERRE.

Eh bien, eh bien, sors,
Sors donc, sors donc!

ROSE.

Excusez, excusez,
Hélas! pardon;
Non, non, restez,
Non, non!

PIERRE.

Sors, sors; il faut sortir,
Il faut sortir.

MATHURIN.

Sors, il faut finir,
Il faut finir,
Il faut finir.

ROSE.

Quel déplaisir!

SCÈNE X.

MATHURIN, ROSE.

MATHURIN, saisissant un râteau.

Et toi, si je sais que tu parles à son fils!... Pourquoi la porte de cette ruelle est-elle toujours ouverte? J'y vais mettre un cadenas... Si je sais que tu lui parles? Vois-tu ce râteau? Le manche est de cœur de bois de cormier, à pleine main, c'est pour te servir. Qu'il y vienne, morbleu! qu'il y vienne! Si je le trouve ici!... Pour aujourd'hui, tu ne lui parleras pas: je vais fermer la porte à double tour.

SCÈNE XI.

ROSE, seule.

(Pendant la ritournelle, Rose cache le râteau.)

ARIETTE.

Demandez-moi
Pourquoi,
Pourquoi cette colère:
Ils étaient de si bon accord...
Ah! mon père,
Mon père a tort,
Il a grand tort, il a grand tort.
Voici l'instant que Colas va venir.
Hélas! hélas! que devenir!
Il verra dans mes yeux que je me désespère.
Hélas! que devenir!
Ne se plus voir! il faut mourir.
Demandez-moi, etc.
Hélas! j'étais si contente,
Dans l'attente
De le voir
Ce soir!
Que faire,
S'il va venir?
Que faire?...
Ah! c'est à mon père
Que je dois obéir.
Demandez-moi, etc.

(On frappe.) On frappe... Ah! c'est Colas... ah! c'est lui!

COLAS, à travers la porte.

Rose! Rose! c'est moi!

ROSE.

Ah! c'est lui; la porte est fermée à double tour.

COLAS.

Rose!

ROSE.

Je ne veux pas répondre, cela lui ferait trop de peine; il faudrait que je lui dise pourquoi la porte est fermée à double tour. Eh bien, tant mieux qu'elle soit fermée, j'en suis charmée: il aurait vu que je suis chagrine. Le cœur me bat... Il n'appelle plus: il est parti! il est parti!... Ah! oh! il s'en est bien vite allé; je ne l'aurais pas cru... Ah! ciel! il pousse le contrevent; ah! le méchant! Je vais me cacher.

SCÈNE XII.

ROSE, COLAS.

COLAS, par la lucarne.

Rose! Rose!... Elle n'y est pas.

ROSE, cachée sur la rampe de l'escalier.

Ah! cela me fait de la peine.

COLAS.

Rose, voilà un bouquet... Elle n'y est pas; je vais le jeter à sa place, elle le trouvera. (Il jette le bouquet qui tombe par terre.) Ah! ciel! le voilà par terre... elle peut marcher dessus. Si je pouvais descendre... Ah! je descendrai bien. (Il accroche son chapeau au linteau de la lucarne; son chapeau tombe en dehors.) Bon! voilà mon chapeau tombé; qu'importe! (Il descend, ramasse le bouquet, le met sur la table, sur la chaise, à la quenouille, à son côté. Pendant la ritournelle, Rose a l'air très-embarrassé, et se montre de temps en temps.)
Te voilà, te voilà!... Ah! Rose, quoi! te voilà?

ARIETTE.

C'est ici que Rose respire,
Ici se rassemblent mes vœux;
Si j'étais maître d'un empire,
Je le donnerais pour ces lieux.
Ah! Rosette! qu'on est heureux
Lorsqu'on soupire,
Et lorsqu'on est deux!
Cette fut pressé de sa main,
Sa bouche
Touche
Cette quenouille
Si joliment,
Tant joliment!
Elle la mouille
En la filant.
Que je la baise!
Et cette chaise;
Ici tout est, tout est charmant...
Ah! Rosette! bouquet joli,
Que j'ai cueilli
Pour elle,

Si de ma belle
Vous êtes accueilli;
Si sa main sur son sein vous pose,
Dites-lui : Rose, charmante Rose,
Votre amant n'ose,
Il n'ose, il n'ose,
Il ne peut exprimer
Comme il sait vous aimer.
Ah! Rosette, etc.

(A la fin de la ritournelle, Colas cherche à sortir par la lucarne. Rose prend une pelotte de laine, et la lui jette. Il la voit, et descend.) Te voilà, te voilà, ah ! Rose, quoi ! te voilà?

ROSE.

Va-t'en, va-t'en!

COLAS.

Dis-moi donc!

ROSE.

Non, sors vite.

COLAS.

Pourquoi te cacher?

ROSE.

Va-t'en, je t'en prie; je ne t'écoute pas.

COLAS.

Ne crains rien; laisse-moi...

ROSE.

Non, je t'en prie; mon père...

COLAS.

J'étais à la ville.

ROSE.

Ah ! que je suis malheureuse de m'être montrée!

COLAS.

Qu'un seul mot!

ROSE.

Eh bien, quoi?

COLAS.

Pour quelle raison, dis-moi...

ROSE.

Ah! je t'en prie, je te le demande à genoux; sors vite. A ce soir, à ce soir!

COLAS.

Je t'obéis. Ah ! quelle cruauté!

ROSE.

Oui, oui, va-t'en. (Colas remonte sur la cheville, et, près de passer par la lucarne, il la regarde pendant la ritournelle, et il redescend.)

DUO.

COLAS.

M'aimes-tu, ah! comme je t'aime?
Je n'ai qu'un plaisir :
Je dis, elle m'aime.

ROSE.

M'aimes-tu, ah! comme je t'aime?
Je n'ai qu'un desir :
De l'être de même.

ENSEMBLE.

Le jour, la nuit,
Ton image me suit :
Je te vois là, là. Ah! comme je t'aime!
Es-tu comme moi?
Quand je pense à toi,
Adieu mon ouvrage!
Je n'ai nul souci,
Je suis sans courage,
Et je reste ainsi.
M'aimes-tu, etc.

ROSE.

Oh! ciel! voilà mon père, je l'entends... Vite, sauve-toi!

COLAS.

Ah! que j'aurai bientôt... A ce soir!

ROSE.

Vite, mon père... Ah ciel! (Colas a beau se hâter, il est forcé de rester sur la cheville, parce que la lucarne s'est refermée.)

SCÈNE XIII.

ROSE, MATHURIN, COLAS.

MATHURIN.

ARIETTE.

Ah! ah! quelle douleur
Pour le cœur
D'une fille
Qui sèche, qui grille
De voir son amant!
Ah! c'est un grand tourment.
Quel âge a donc la pauvre enfant? —
Seize ans, seize ans bientôt.
Eh! tôt, tôt, tôt,
Qu'on la marie!
Ah! papa, je vous prie,
Oui, c'est fait de ma vie :
La pauvre petite en mourra.
Ah! ah! quelle douleur, etc.

(Pendant la ritournelle, Mathurin ramasse la pelotte de laine que Rose a jetée à son amant.)

ROSE, à part.

Que je suis en peine!... Comment va-t-il sortir de là?

MATHURIN.

Elle a bien du soin!... Comment aurait-elle soin d'un ménage? Elle n'a seulement pas soin d'une pelotte de laine..! (Elle la prend d'un geste rude.) Je te... Ah! tu boudes, tu boudes, tu as de l'humeur... tu ne dis mot!... Ah! tu es curieuse! ah! tu écoutes!... Qu'est-ce que tu as entendu? Rien, oui, rien... Je te donnerai ma fille, je te donnerai mon fils... Nous t'avions bien vue, nous nous moquions de toi... Et sais-tu ce dont tu es cause? C'est qu'à l'instant il a ordonné... (Il bâille par degrés.) Ah! ah!... il a ordonné à son fils de partir pour trois ans pour la province, et c'est vrai, car je l'ai vu monter à cheval : il ne s'y tient pas mal... Ah! tu es curieuse! ah! tu boudes, tu ne dis mot!... Oui, hin! ha! tu boudes! ah! c'est cruel! ah! quelle douleur! Ah! ah! tout cela m'ennuie; cela me donne envie de dormir. Oui, on va la marier, une paresseuse qui n'est capable de rien...

ROSE.

Mon père...

MATHURIN.

Une vaniteuse qui n'a qu'à se mirer.

ROSE.

Mais, mon père...

MATHURIN.

Sans soin, sans amitié, sans vigilance.

ROSE.

Pouvez-vous dire que je...

MATHURIN.

Qui laisse traîner jusqu'à sa laine... (Elle sourit d'un air amer.) Boire, manger, dormir et faire ses quatre repas, voilà ce qu'il lui faut.

ROSE.

Pouvez-vous me faire quelque reproche?

MATHURIN.

Qui n'a que l'amour en tête, qui n'aime que son Colas. Seulement, le nom de Colas m'en dégoûterait : Colas... un libertin, un vagabond qui est amoureux de toutes les filles, qui en conte à toutes celles qu'il voit; mais il est parti. S'amouracher d'un garçon, et de qui encore? Si je le trouve ici... mais il est parti... Hi! hi! ah! ah! que je l'y retrouve!... Allons, chante; veux-tu chanter?

ROSE, faisant une poupée à sa quenouille.

Je vais chanter.

MATHURIN.

Si, si, si, si, je m'endors, tu me réveilleras, entends-tu? Tu me réveilleras dans une heure. Tiens son diable d'arc; s'il vient le rechercher, tu le lui donneras.

ROSE.

Mon père, que n'allez-vous sur votre lit?

MATHURIN.

Je, je, je ne veux pas dormir; chante, chante.

ROSE.

Mais si vous dormez.

MATHURIN.

J'entendrai bien si tu ne chantes pas.

ROSE.

S'il pouvait s'endormir!

ARIETTE.

Il était un oiseau gris
Comme une souris,
Qui, pour loger ses petits,
Fit un p'tit
Nid.
Sitôt qu'ils sont tous éclos,
Bien à propos,
Ils vont chantant, nuit et jour,
Au bois d'amour :
Aimez, aimez-moi,
Mon p'tit roi;
Donne-moi ta foi,
Mon cœur est à toi.
Ah! ah! remontez vos jambes, car on les voit.

Quand ces oiseaux vont chantants,
Dès le printemps,
La violette a plus d'odeur,
Plus de fraîcheur;
Le papillon vole mieux,
Dedans les cieux,
Et Jeanneton dit, nuit et jour,
Au bois d'amour :
Aimez, aimez-moi,
Mon p'tit roi,
Ah! ah! remontez vos jambes, car on les voit.
Ces oiseaux ont tant chanté
Pendant l'été,
Que leur gosier et leur bec
Est tout à sec;
Mais nous savons leurs chansons,
Et nos garçons
S'en vont chantant, nuit et jour,
Au bois d'amour :
Aimez, aimez-moi,
Mon p'tit roi.
Ah! ah! remontez vos jambes, car on les voit.

(Colas, soutenu par cette cheville, en remontant ses jambes, perd l'équilibre : il tombe sur la table, de la table, par terre, et il entraîne avec lui la selle et la bride qui sont sur une cheville à côté.)

Ah ciel! ah! Colas!

MATHURIN.

Qui est-là? qui est-là? qu'est-ce que cela? qu'est-ce que cela? quel bruit! quel vacarme!

ROSE.

Mon père... Colas...

COLAS.

C'est moi, c'est moi.

MATHURIN.

Eh bien, qu'est-ce que tu veux, toi? Qu'est-ce que tu veux? qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce qu'on entre comme ça dans une maison? J'ai cru que le toit... que l'enfer... que le diable... Qu'est-ce que tu demandes, voyons?

COLAS.

Monsieur Mathurin.

MATHURIN.

Monsieur Mathurin. Eh bien?

ROSE.

Ah! certainement, il s'est blessé. Ah! je me meurs, ah! je n'en peux plus. (Elle se trouve mal.)

COLAS.

Rose, Rose, vous vous trouvez mal.

MATHURIN.

Rose, Rose, laisse là, laisse là; ce sot qui entre comme une bombe... Il lui a fait peur, j'ai eu peur moi-même. Ne crains rien, ma fille, c'est moi, c'est moi, c'est Colas.

COLAS.

C'est que je suis glissé, je suis tombé.

ROSE.

Vous ne vous êtes pas blessé?

COLAS.

Non, bien au contraire.

MATHURIN.

Je veux mourir si je savais ce que c'était... Mais pourquoi viens-tu ici?

COLAS.

Je venais...

MATHURIN.

Tu venais, parbleu! j'ai bien entendu que tu venais; mais pourquoi viens-tu?

COLAS.

Pour vous rapporter ce que...

MATHURIN.

Quoi?

COLAS.

Cela.

MATHURIN.

Quoi, cela?

COLAS.

Les voici, cette selle et cette bride que mon père vous a empruntées.

MATHURIN.

Je te jure que je n'en savais rien; mais quand?...

COLAS.

Vous vous portez bien, monsieur Mathurin, et mademoiselle Rose?

MATHURIN.

Oui, oui, nous nous portons bien tous. Allons, tourne-moi les talons, et ne remets plus les pieds ici.

COLAS.

Mais je n'ai pas fait un grand mal, parce que...

MATHURIN.

Non, non, mais adieu.

COLAS.

Est-ce que je vous ai offensé?

MATHURIN.

Non, non; mais je suis le maître chez moi, et je ne veux pas que tu y viennes.

COLAS.

Eh! la raison?

MATHURIN.

Demande-le à ton père; tiens, le voilà.

SCÈNE XIV.

COLAS, MATHURIN, ROSE, PIERRE.

COLAS.

Ah ciel!

ROSE.

Ah! grand Dieu!

PIERRE.

J'avais oublié... Qu'est-ce que tu fais ici, toi?

COLAS.

Mon père, je venais de la ville où, j'ai reçu votre argent.

PIERRE.

Ce n'est pas le chemin de passer par ici.

COLAS.

Sitôt que le monsieur a vu votre papier.

PIERRE.

Ce n'est pas cela que...

COLAS.

Il m'a compté tout de suite l'argent.

PIERRE.

Ce n'est pas cela que je te demande.

COLAS.

Tout l'argent, toute la somme entière; j'ai vingt-deux écus de six livres, trois louis d'or en monnaie; je vais, mon père...

PIERRE.

Mais dis-moi un peu.

COLAS.

Mon père, il serait charmé de vous connaître.

ROSE.

Vous m'avez fait cueillir une salade. (Les deux pères se donnent un regard d'intelligence.)

MATHURIN.

Tais-toi.

PIERRE.

Tais-toi! Pourquoi es-tu ici, t'y ai-je envoyé?

MATHURIN.

Si vous ne l'avez pas envoyé, il a donc plus de soin que vous; car il m'a rapporté la selle et la bride que je vous avais prêtées.

PIERRE.

Qu'est-ce que c'est que cette selle et cette bride? qu'est-ce que cela veut dire?

MATHURIN.

Les voilà.

PIERRE.

Une selle?

MATHURIN.

Oui.

PIERRE.

Une selle que j'ai empruntée? moi? j'en ai quatre chez moi.

MATHURIN.

Il me la rapporte, cependant.

PIERRE.

Me diras-tu ce que cela veut dire?

COLAS.

Je l'avais empruntée pour un de mes amis dans le village.

PIERRE.

Belles cachotteries, belles précautions, plutôt que de lui en prêter une des nôtres! Enfin,

SCÈNE XV.

COLAS, ROSE, MATHURIN, PIERRE, LA MÈRE BOBI.

LA MÈRE, *regardant la lucarne.*

Ah! ah! oui, c'est là.

COLAS, *d'un air satisfait.*

Bon! voilà la mère Bobi.

MATHURIN.

Eh bien, maman, qu'est-ce que tu veux?

LA MÈRE.

Ce que je veux?

COLAS.

Oui, la mère, donnez-moi le bras.

LA MÈRE.

Ne me touche pas. Ah! qu'on a bien raison de dire que c'est la négligence des pères qui dérange les enfants! A père négligent, enfant libertin. (Regardant sa fille.) Et qui perd mère, perd sagesse. J'ai vu, j'ai vu, que les pères conduisaient les enfants; à présent, ce sont les enfants qui conduisent les pères; aussi le ciel est offensé.

MATHURIN.

De quoi?

LA MÈRE.

De tout.

PIERRE.

Peut-être de vous entendre.

LA MÈRE.

Je ne parle pas à toi, Pierre Leroux, tu es trop sage.

ROSE.

Est-ce à moi, la mère?

LA MÈRE.

Oui, petite effrontée; si ta mère vivait, comme je te ferais battre!

ROSE.

Mais vous êtes venue pour quelque chose.

LA MÈRE.

Oui, pour dire à ton père, pour dire à ton père qu'il y a plus d'aveugles que de clairvoyants.

ENSEMBLE.

Ah! ah! ah!

MATHURIN.

Grande nouvelle, ah! ah! ah!

LA MÈRE.

Ah! ah! ris, montre tes dents, comme si tu voulais me mordre: il y a bien à rire pour toi. Tiens, si j'avais su ce que je sais, quand je t'ai nourri, je t'aurais plutôt laissé mourir de faim.

COLAS.

Et moi, la mère, quand vous m'avez sevré.

LA MÈRE.

Tais-toi, petit drôle, petit misérable qui seras maudit; j'en demande à Dieu pardon, ce n'est pas cela que je voulais dire.

ROSE.

Ah! la mère, vous maudissez.

COLAS.

Ah! vous donnez des maudissons.

LA MÈRE.

C'est toi qui en est la cause; tiens, avec mon bâton, je te... je te...

COLAS, à Rose.

A ce soir: je m'en vais, car elle est folle.

PIERRE.

Tais-toi.

LA MÈRE.

Folle, folle; je vais te faire voir comme je suis folle; reste, fais-le rester, Pierre Leroux.

PIERRE.

Ici, reste, puisqu'elle le veut.

COLAS.

Je ne demande pas mieux que de rester.

LA MÈRE.

Je le crois bien, petit coquin, tu ne demandes pas mieux.

MATHURIN.

Eh bien, que voulez-vous nous dire?

PIERRE.

A qui en voulez-vous?

LA MÈRE.

Que vous devez rougir, l'un et l'autre, de ce que je veux dire.

PIERRE.

Oui, pour vous, de ce que vous ne le dites pas.

LA MÈRE.

Je ne le dirai que trop tôt; mais je ne veux pas qu'on le batte.

MATHURIN.

Oui, dites donc?

PIERRE.

Allons donc.

LA MÈRE.

Comment! deux hommes de votre âge; car toi, Gilles-Nicolas-Mathurin, tu es né... 7 de janvier de l'année...

MATHURIN.

Après, après, nous savons notre âge.

PIERRE.

Oui.

LA MÈRE.

Je l'ai tenu, sans reproche, dans mon tablier.

MATHURIN.

Ensuite, dites, ou nous nous en allons.

PIERRE.

Nous vous laissons là.

ROSE.

Je crains bien.

COLAS.

Elle va nous parler des aveugles.

LA MÈRE.

Tu voudrais bien que tout le monde le fût. Souffrir que ce petit scélérat et cette effrontée se parlent, tant que la nuit dure, à la fenêtre.

ROSE.

Ah! comme c'est faux.

COLAS.

Ah! peut-on mentir?

ROSE, COLAS.

C'est faux, c'est faux.

ROSE.

Oui, c'est faux! mon père sait bien que je me couche ne même temps que lui.

COLAS.

Je couche dans la chambre de mon père.

LA MÈRE.

Oui, et tu te lèves, et tu descends par la fenêtre du grenier, par la poulie: on t'a vu, tout le village le sait.

ROSE.

Peut-on dire des choses comme cela!

COLAS.

Si je savais ceux qui l'ont dit, ils auraient affaire à moi.

LA MÈRE.

C'est moi, c'est moi qui le dis; voyons si j'aurai affaire à toi.

COLAS.

Si vous radotez.

PIERRE.

Tais-toi, encore un coup.

LA MÈRE.

Je radote: tiens, je n'aurais pas tout dit, mais je vais tout dire.

COLAS.

Je vous en défie.

ROSE.

Oh ciel! pourquoi la défier?

LA MÈRE.

Ne le battez pas, toujours. Comment, tout à l'heure, tu n'as pas frappé à cette porte?

COLAS.

Il faut bien frapper pour entrer.

LA MÈRE.

Pour entrer? Que n'entrais-tu? que n'entrais-tu? Tu n'as pas fait le tour de la maison, tu n'as pas sauté dans la petite ruelle, tu n'as pas fourré tes pieds dans les trous de la muraille l'un après l'autre, tu n'as pas enjambé par-dessus le mur, et sauté dans mon jardin?

COLAS.

Non, non, non.

LA MÈRE.

Non! non! Comment, je ne t'ai pas vu monter sur mon figuier? La branche a cassé. Ah ciel!... mais rien ne le corrige, il s'est relevé comme un furieux. Tu n'as pas monté sur mon noyer et passé par la lucarne? Tiens, la voilà pour me démentir.

COLAS.

Non, non, c'est faux.

LA MÈRE.

Ah! race de satan, tu me démens!

COLAS.

Oui, je vous démens.

LA MÈRE, montrant le chapeau.

Eh bien, démens donc ton chapeau que tu as laissé tomber dans le jardin.

PIERRE.

Comment?

COLAS.

Ah ciel!

ROSE.

Ah! grand Dieu!

MATHURIN.

Ah! parbleu, je ne m'étonne plus; par le diable, j'ai cru que c'était l'enfer. Ah! Pierre Leroux! ah! Pierre Leroux!

ROSE.

Ah! la mauvaise femme; pouvez-vous?...

COLAS.

Demandez-moi, qu'est-ce que je vous ai fait? Oui, je m'en vas; oui, mon parti est pris; oui, je vais quitter le pays : je suis au désespoir.

LA MÈRE.

Voilà-t-il pas qu'il est au désespoir? Ce petit coquin-là me fera mourir de chagrin. (Elle tire son mouchoir, et pleure.)

TRIO.

MATHURIN.

Ceci me paraît fort.

PIERRE.

J'en suis d'accord, j'en suis d'accord.

LA MÈRE, à Mathurin et à Pierre.

Moi, mon avis, dans tout ceci,
C'est qu'il faudrait prendre un parti.

MATHURIN, PIERRE.

Il faut, il faut prendre un parti.

MATHURIN.

Qui l'aurait dit, qui l'aurait cru?

MATHURIN, PIERRE.

Comme cet amour s'est accru!

MATHURIN.

Qui l'aurait dit, qui l'aurait cru?
Voyez-les donc. Eh! qui l'aurait cru?
Comme cet amour s'est accru?

PIERRE.

Voyez, voyez-les donc;
Ah! qui l'aurait dit, qui l'aurait cru?

LA MÈRE.

Moi, je me suis bien aperçu
Comme cet amour s'est accru.
Voyez-les donc,
Voyez-les donc.
Ils me feront tous deux mourir.

MATHURIN, PIERRE.

Voyez, il perd la raison.
Mais, comment pouvoir nous défendre?

MATHURIN.

Fléchirons-nous? il faut fléchir.

PIERRE.

Non, réfléchissons à loisir.

LA MÈRE.

Ils me feront tous deux mourir.
Ah! ne le battez pas!
Ah! ne le battez pas!

MATHURIN, PIERRE.

Que faire?
Que faire?

LA MÈRE, à Rose et à Colas.

Aussi, vous m'obstinez trop fort.
Pourquoi m'obstinez-vous si fort?

COLAS.

Adieu, Rosette, je m'en vas!

ROSE.

Ne t'en va pas, ne t'en va pas!

COLAS.

Ne pleure pas, pense à Colas.

ROSE.

Ne t'en va pas, ne t'en va pas!

LA MÈRE.

Mais, mon fils Colas,
Ne pleure pas.

COLAS.

Adieu, Rosette, je m'en vas;
Espérons tout, mon père est tendre.

ROSE.

Si tu pars, tu ne me retrouveras pas.
Je mourrai,
Car je suis trop tendre.

LA MÈRE.

J'apaiserai...

ROSE.

Si je te perds, je veux mourir.

COLAS.

Quel déplaisir! quel déplaisir!
J'ai reçu de vous la vie;
Je n'en eus pas d'autre bien.

PIERRE.

D'autre bien? d'autre bien?

COLAS.

Si Rosette m'est ravie,
De vous je ne veux plus rien.

MATHURIN.

Laisse-le dire, il n'entend rien.

COLAS.

Je pars à l'instant;
Voilà votre argent.

MATHURIN.

Pourquoi nous montrer cet argent?

PIERRE.

Insolent, insolent!

COLAS.

Cinq et six, c'est huit : et trois c'est treize,
Et neuf c'est seize,
Ne vous déplaise.
Voilà votre argent.
Si Rose ne m'est unie,
De vous je ne veux plus rien.

LA MÈRE.

Aussi, pourquoi m'obstinez-vous?

ROSE.

Écoute-moi, écoute-moi.

COLAS.

Non, laisse-moi, non, laisse-moi.

MATHURIN, PIERRE.

Que ferons-nous?
Que ferons-nous?
Ne vous déplaise,
Il perdra la raison.

MATHURIN.

Faites-lui serrer cet argent.
Laisse-lui prendre son argent.

LA MÈRE, à Mathurin et à Pierre.

Écoutez-moi,
Écoutez-moi,
Ne vous déplaise,
Il vous rend votre argent.

PIERRE.

Insolent, insolent!

LA MÈRE.

Ah! ne le battez pas!

MATHURIN.

Mais, voyez, il perd l'esprit.

PIERRE.

Il perd la raison.

MATHURIN, PIERRE.

Que ferons-nous? que ferons-nous
Allons, il faut prendre un parti.

LA MÈRE.

Il faut prendre un parti.
Oui, oui, prenez votre parti.
Ah! croyez-moi,
Mariez-les,
Mariez-les.

MATHURIN.

Les marier!
Les marier!
Et nos projets, où seront-ils?
Où seront-ils?
Qu'en pensez-vous?

PIERRE.

Eh! mais pourquoi?
Je vous le dis,
Ma foi, que ferons-nous?

LA MÈRE.

Ils s'aiment tant,
Ils s'aiment tant,
Que c'est plaisir,
Que c'est plaisir,
Il faut les voir,
Il faut les voir;
Je les ai vus
Et entendus.

MATHURIN.

Mais, qui l'aurait cru?
Comme cet amour s'est accru?

PIERRE.

Mais, qui l'aurait dit?
Qui l'aurait cru?

LA MÈRE.

Voyez-les donc :
Mais, voyez-les donc!

PIERRE, MATHURIN.

Voyez, il a perdu la raison;
Mais, comment pouvoir nous défendre?

LA MÈRE.

Voyez-les donc,
Mais, voyez-les donc!

MATHURIN.

Eh bien, le conservez-vous
Il faut ici,
Dans tout ceci,
Prendre un parti;
Et c'est ainsi.

PIERRE.

L'avez-vous cru,

Comme il est résolu?

MATHURIN.

Fléchissons-nous? Il faut fléchir.

PIERRE.

Non, réfléchissons à loisir.

LA MÈRE.

Ils me feront tous deux mourir.

COLAS.

Adieu, Rose, je m'en vas.

ROSE.

Ne t'en va pas, ne t'en va pas.

COLAS.

Ne pleure pas, pense à Colas.

ROSE.

Ne t'en va pas, ne t'en va pas,
Hélas! hélas!

LA MÈRE.

Mais, mon fils Colas,
Ne pleure pas.
Je calmerai, j'apaiserai.

COLAS.

Adieu, Rose, je m'en vas;
Espérons tout, mon père est tendre.

ROSE.

Si tu pars, tu ne me reverras pas,
Je mourrai, car je suis trop tendre,
Si je te perds, je veux mourir.

COLAS.

Quel déplaisir! quel déplaisir!

PIERRE.

Sors d'ici à l'instant, et va m'attendre à la porte.

MATHURIN.

Et toi, monte à la chambre tout à l'heure.

PIERRE.

Impertinent!

MATHURIN.

Petite sotte!

PIERRE.

Ce grand pleureur!

MATHURIN.

Grande niaise!

LA MÈRE.

Va, mon fils, va!

SCÈNE XVI.

PIERRE, MATHURIN, LA MÈRE BOBI.

PIERRE.

Cela dérange toutes nos mesures.

MATHURIN.

Il est temps; il n'y a hiver qui tienne.

LA MÈRE.

C'est bien naturel, c'est bien naturel.

PIERRE.

Je ne m'attendais pas qu'il m'attendrirait.

LA MÈRE.

C'est bien naturel, c'est bien naturel; tenez, mes enfants.

SCÈNE XVII.

MATHURIN, PIERRE, LA MÈRE BOBI, COLAS, ROSE.

VAUDEVILLE.

LA MÈRE.

Fournissez un canal au ruisseau,
Dont les eaux portent le ravage;
Secondez les efforts d'un rameau,
Dont la feuille enrichit un treillage:
Soyez prudent, et croyez-moi;
Je pense qu'en cette aventure,
Il faut seconder la nature,
Puisqu'elle nous fait la loi.

COLAS.

Ah! mon père,
Vous n'aviez tout au plus que vingt ans
Quand on fit votre mariage:
Au lieu d'un vous aurez deux enfants.
Soyez sûr que, dans notre ménage,
Si votre bien dépend de moi,
Vous, le vôtre de ma future,
L'amour, l'amitié, la nature,
Seront pour nous une loi.

ROSE.

Il m'est cher, vous, mon père, encor plus;
Si nos jours se coulaient ensemble,
Ses désirs deviendraient superflus:
Même nœud nous unit, nous rassemble,
Et nos enfants feront en moi
Pour vous la leçon la plus sûre;
L'amour instruirait la nature,
Si jamais j'oubliais sa loi.

PIERRE.

Mon ami, nous avions résolu
De jeter bien loin cette fête;
Leur amour autrement l'a voulu,
Je crois que j'avais plus de tête:
Mais contre un fils on sent en soi
Un quelque chose qui murmure;
On ne peut braver la nature,
Elle nous fait toujours la loi.

MATHURIN.

Mes enfants, il fera jour demain,
Allons tous cinq nous mettre à table;
Là nous verrons, le verre à la main,
Pour l'hymen l'instant favorable:
Viens, maman, à présent c'est moi
Qui dois rendre la marche sûre;
Il faut seconder la nature
Sitôt qu'elle fait la loi.

76984

FIN.



UN HOMME QUI A PERDU SON *DO*

VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR **MM. LOCKROY** ET **MARC MICHEL**

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 10 MARS 1855.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

PIMARD, rentier. . . . . MM. LECLÈRE.
BROQUETIN, commis quincaillier. . . . . DANTERNY.
FUMADEL, apprenti . . . . LASSAGNE.
PHROSINE, fille de Pimard. . . . . Mlle DALLOCA.
THÈCLE, servante. . . . . Mlle POTEL.
TROIS ACHETEURS.

La scène est à Issoudun.

Une arrière-boutique de quincaillerie. — Porte au fond, conduisant à l'extérieur. — A droite (deuxième plan), porte conduisant à la boutique. — Au fond, vers la gauche, on voit les premières marches d'un escalier conduisant à la chambre de Fumadel. — A gauche (troisième plan), porte de la cuisine. — A gauche (premier plan), porte du bureau. — Un comptoir au premier plan, à droite. — Sur le comptoir, deux chenets, un registre et des cartons. — Entre le comptoir et le mur, un petit tabouret de pied. — A droite (troisième plan), une armoire adossée au mur. — A gauche, sur le devant, un pupitre à la Tronchet contre le mur. — Une chaise sur le devant, à gauche, — une près du comptoir, une troisième devant l'armoire; — trois autres au fond. — Articles de quincaillerie sur des rayons.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÈCLE, puis BROQUETIN.

THÈCLE, seule, à la porte de droite.

Là! v'là encore la boutique ouverte... et sur les deux commis, pas un pour la garder, à neuf heures du matin! (Venant en scène.) Depuis trois semaines que M. Martinsec, le patron, est en voyage, c'est tous les jours la même chanson!... Moi j'ai pas le temps... j'ai affaire... faut que je soigne la vache et le veau, que la sœur de Monsieur lui a envoyés pour sa fête... En v'là un bouquet!... une vache et un veau... pour un quincaillier!... Et nous n'avons pas de jardin!... alors, je les tiens dans ma cuisine... ça n'a pas l'air de les amuser...

AIR : *De l'Ours et le Pacha.*

Le petit pleure comme un veau,
Ça fait pitié, rien qu' de l'entendre :
La mère voyant pleurer son veau,
Pouss' des soupirs à pierre fendre!
C't enfant de vache, près d' mon fourneau,
A des chagrins, je le devine,
Ça se voit rien que sur sa mine :
Quand on produit du fricandeau, } (*bis.*)
On est mal dans une cuisine, }
On s' trouve mal dans une cuisine.

Aussi, le veau est triste... et puis, j' sais pas ce qu'il a contre notre apprenti, M. Fumadel... mais, chaque fois qu'il le voit approcher, il fonce dessus à grands coups de tête... et ils se bûchent tous deux...

BROQUETIN, de la coulisse.

Thècle !...

THÈCLE.

Ah ! enfin... v'là le premier commis... M. Broquetin... un être qui passe sa vie à se bichonner... et à courir on ne sait où...

BROQUETIN, entrant par la première porte à gauche, en manches de chemise, un peigne et un petit miroir à barbe en mains, et criant.

Thècle !!!

THÈCLE.

Pristi !... s'il est permis de glapir comme ça !

BROQUETIN, passant à droite.

Je ne peux pas parvenir à me coiffer à mon idée... Veux-tu me faire ma raie ? (Il s'assied près du comptoir.)

THÈCLE.

Ah ! c'est que j'ai pas beaucoup de temps... (Elle prend le peigne et le coiffe.) faut que j'aille à ma vache.

BROQUETIN.

A propos, comment va ton veau ?

THÈCLE.

Pas bien !... J' sais pas ce qu'il a... mais il ne profite pas, c't animal.

BROQUETIN.

Le fait est qu'il m'a tout l'air de filer un mauvais coton !... hier matin, il m'a paru pâle...

THÈCLE.

Et Monsieur qui m'a promis un châle s'il le retrouvait gras à son retour !...

BROQUETIN.

Est-ce que sa nourrice ne lui fournit pas sa suffisance ?...

THÈCLE, mettant le peigne dans sa poche.

J' sais pas, Monsieur ; mais chaque fois que je veux la traire je la trouve à sec. (Elle va prendre l'habit de Broquetin, au fond, et le lui donne.)

BROQUETIN, posant le miroir sur le comptoir, et se levant.

C'est qu'elle manque de lait ! (Mettant son habit.) Eh ben ! moi, si le patron m'avait promis un châle... je sais bien ce que je ferais...

THÈCLE.

Quoi donc ?

BROQUETIN.

Je m'empresserais de vendre la mère... et j'achèterais avec... de la boisson pour le petit...

THÈCLE.

Tiens ! c'est une idée !

BROQUETIN.

Ah çà !... où diable est ce monstrillon d'apprenti ? (Appelant.) Fumadel !...

CRI DU VEAU, dans la coulisse de gauche, deuxième plan.

Beue !...

BROQUETIN.

Ah ! bon... l'autre qui répond !... mais fichtre ! j'ai à sortir, moi ! (Allant à l'escalier et appelant.) Fumadel !

THÈCLE.

Ne glapissez donc pas !... peut-être ben qu'il est encore en train de prendre son bain de pied... à la moutarde...

BROQUETIN.

Ça continue donc ?... Cet apprenti mystérieux m'intrigue au dernier point !... je ne sais pas où le patron est allé nous pêcher ce jeune phénomène !... Toujours les pieds dans la moutarde !... et il n'en sort que pour se gargariser avec des sirops inconnus... se nourrir de concombres... avaler des œufs crus... et boire de l'eau claire...

THÈCLE.

Oh ! Monsieur... j'ai découvert quelque chose de bien plus extraordinaire !...

BROQUETIN, s'approchant d'elle.

Quoi donc ?

THÈCLE, mystérieusement.

Pendant que tout le monde dormait, je l'ai aperçu dans la cuisine... par la serrure...

BROQUETIN.

Avec la vache et le veau ?

THÈCLE.

Oui !... il leur pinçait de la guitare..... en essayant de chanter...

BROQUETIN, stupéfait.

Bigre !... il donne des concerts nocturnes à ces quadrupèdes !... Mais il est tout à fait toqué !

CRI DU VEAU, dans la coulisse.

Beue !

VOIX DE FUMADEL.

Aïe !... brigand !... à c'tte cuisine !... (Bruit d'une lutte dans la coulisse.)

BROQUETIN, remontant.

Qu'est-ce que c'est ? (Nouveaux cris du veau.)

THÈCLE, passant à gauche.

Les v'là encore tous deux qui se lichent une peignée.

BROQUETIN.

L'apprenti et le veau !...

VOIX DE FUMADEL.

Allez donc coucher !... Aïe !... aïe !... oh ! là ! là !... (Entrant par la deuxième porte à gauche, et fermant la porte.) Grand lâche !... il m'a piqué une tête en plein estomac.

SCÈNE II.

THÈCLE, FUMADEL, BROQUETIN.

BROQUETIN, à Fumadel.

Jeune homme !... ceci outre-passe toutes vos platitudes... répondez !... Dans quel but vous livrez-vous à ces combats de tauréador ?...

FUMADEL, froidement.

Monsieur, ceci est-il de la quincaillerie ?

BROQUETIN.

Non.

FUMADEL.

Alors, permettez-moi de ne pas vous répondre. (Passant à droite et soupirant.) Ah !...

BROQUETIN.

Et pourquoi donnez-vous des sérénades espagnoles à ces indigènes de Poissy ?

FUMADEL.

Pourquoi ?

BROQUETIN, avec force.

Oui !...

FUMADEL, froidement.

Monsieur... la vie privée a ses mystères... (Il remonte un peu.)

BROQUETIN, à part.

De plus en plus ténébreux ! (Haut.) Petit !... vous m'agacez comme un rébus !... depuis trois mois que vous êtes ici, je m'abrutis l'intelligence à vous déchiffrer... D'où venez-vous ? d'où sortez-vous ? qui êtes-vous ?

FUMADEL, revenant près de Broquetin.

Je suis... votre inférieur, Môssieur, et c'est bien peu de chose.

BROQUETIN.

Et pourquoi mangez-vous tous les concombres du pays ?

FUMADEL, le regardant fixement.

Tous les concombres ?... Non !... il en reste... (Il passe dans le comptoir.)

BROQUETIN, à part.

Il est amer !... il est boucle jusqu'au menton ! (Haut.) Étonnant crétin !... mes occupations m'appellent au dehors... je vais faire une partie de billard... je vous enjoins de garder la boutique. (Il a pris son chapeau au fond.)

FUMADEL, dans le comptoir.

On la gardera...

BROQUETIN, montrant des chenets à pommes de cuivre sur le comptoir.

Voici des chenets malpropres, qu'ils soient passés au tripoli à mon retour.

FUMADEL.

On les y passera.

BROQUETIN, à Thècle.

Toi, si j'ai un conseil à te donner... c'est de vendre ta vache.

FUMADEL, bondissant et venant entre eux.

Vendre la vache !... je m'y oppose...

THÈCLE, effrayée.

Qu'est-ce qu'il a ?

BROQUETIN, le repoussant.

Arrière, vampire !

FUMADEL, menaçant.

Touchez pas ! nom d'un bœuf !

BROQUETIN, lui donnant une poussée.

Hoing !

FUMADEL, lui lançant un coup de poing.

Haing ! (Il passe à gauche.)

BROQUETIN, à part, revenant sur le devant.

Pourquoi pince-t-il de la guitare à cette bête ?... et pourquoi boxe-t-il avec le veau ?... pourquoi ?...

THÈCLE, de même.

Pourquoi ?...

ENSEMBLE.

AIR : *Du Tricoti* (*Jeménie*. — ÉMILE VIALLET.)

BROQUETIN ET THÈCLE.

Ce mystère est impénétrable !
C'est en vain que ma raison,
De sa conduite déplorable,
Recherche l'explication.

FUMADEL, à part.

Pour lui, restons impénétrable !
Gardons un mystère profond !
A quoi bon, du sort qui m'accable,
Lui donner l'explication ?

BROQUETIN, sur le seuil de la porte du fond.

A vos chenets !...

THÈCLE, sur le seuil de la porte de droite.

A vos chenets !... (Broquetin sort par le fond, et Thècle par la droite.)

SCÈNE III.

FUMADEL, seul, à la porte du fond, avec un profond mépris.

Va donc !... va donc, stupide marchand de ferraille !... (venant au comptoir et prenant un chenet.) On les frottera tes chenets... on les tripolisera !...(amèrement, en venant sur le devant du théâtre, et laissant son chenet sur le comptoir.) Puisque je ne suis plus bon qu'à ça !... puisque rien... ni bains de pieds fortement moutardés, ni œufs frais, ni concombres... ni la tiède nourriture que je chipe à ce malheureux veau... rien ne parvient à dérouiller ma voix... ma voix jadis si pure... aujourd'hui totalement fêlée... (Il fait une espèce de gamme qu'il termine par un affreux couac.) Do, mi, sol, do... (au public.) Car tel est mon secret rongeur ! J'étais artiste, artiste-musicien... élève d'en face le Conservatoire !... je dis *d'en face*, parce que j'habitais le dessous d'un toit du faubourg Poissonnière... c'est de là que je descendais chaque matin, avec mes longs cheveux flottants, ma barbe copieuse et ma folle guitare, pour chanter dans les cours de la capitale ma plaintive romance des *Feuilles jaunes*, mon morceau de prédilection : (Il essaie de chanter.)

Musique de M. J. Nargeot.

Le souffle des autans a passé sur ma tête,
Dans la nuit du tombeau je descends à pas lents...
Adieu, bel ange, adieu...

(Il fait un couac et s'interrompt.)

Adieu... bien le bonsoir, ça ne va plus aujourd'hui... mais alors, à mes accents douloureux, les portiers pleuraient, les chiens hurlaient, les femmes me jetaient des fleurs... et quelque fois le pot avec !... une surtout, un ange !... frêle et suave habitante de la cour du Grand-Hurleur, où j'aimais à me faire entendre !... Je la voyais chaque jour palpiter à son quatrième sur le derrière, sitôt que je grattais sous sa fenêtre la ritournelle de mes *Feuilles jaunes* !... Elle me flanquait des sous... je lui lançais des sourires humides, comme ça. — Ça marchait !.., ça marchait !... quand un soir, au beau milieu de mon couplet. . patapan !... Quelque chose comme un pilon m'arrive en plein sur la nuque !... Qu'était-ce ?... merci !... je ne m'en suis pas informé... car, le lendemain de ce pilon, je quittai Paris et me mis à flanoter par la province.., avec une bosse au crâne, ma guitare au dos et ma jeune fille dans le cœur !... hélas !... Pourquoi l'ai-je revue ?...

THÈCLE, paraissant sur le seuil de la porte à droite.

Monsieur Fumadel, y a là trois messieurs qui viennent pour acheter.

FUMADEL, préoccupé.

Qu'on leur donne des chaises !... (Thècle sort. — Reprenant.) Hélas !... pourquoi l'ai-je revue ?... (Il prend une chaise et s'assied sur le devant à gauche.) C'était ici à Issoudun... par un beau soir d'été... pour ceux qui aiment la pluie... Il tombait ce qu'on appelle des hallebardes... (poétiquement et se levant.) Voyez-vous, abrité sous un auvent, dans sa pose mélancolique, le jeune artiste aux longs cheveux... Il fredonne sa petite machine près d'une diligence en train de changer de cheval... Il espère qu'on lui jettera quelques liards !... (avec feu.) Des liards !... non ! c'est un cri qui part de la rotonde !... je lève le nez... c'est elle !... l'ange du Grand-Hurleur ! Elle m'a reconnu, et, troublée, palpitante... a laissé tomber par la portière un barbet qu'elle tenait dans ses bras !... (vivement.) En galant troubadour, je fonds sur l'objet perdu, je l'empoigne par la peau du cou, je m'élance après la voiture qui déjà roulait à cent pas devant moi... je gigotte, j'arpente, je beugle : « Postillon, arrêtez !... » vains beuglements !... Enfin j'arrive, hurlant, galopant, transpirant et trempé par la pluie jusqu'au prochain relais... trois petites lieues !... La voiture reprenait sa course... je n'eus que le temps de lancer au hasard le quadrupède dans la rotonde en y joignant un cri d'amour !... ah !... (accablé.) Ce fut le chant du cygne !... J'avais pris un chaud et froid... (Il remet sa chaise en place.) Quand le blond troubadour, rentré à Issoudun, voulut essayer son gosier, il n'y trouva plus que ceci : (Il pousse un son rauque.) Heuu !...

CRI DU VEAU, dans la coulisse.

Beuc !...

FUMADEL.

Absolument la même note que mon frère de lait !... Alors, voyant ma carrière brisée, j'ai suspendu ma lyre, j'ai tondu mes cheveux... et... vous voyez... je quincaille aujourd'hui dans cette boutique, à raison de quinze francs par mois... fatalité !... dégradation !... moi, né avec le *fa* de Lablache et le *do* de Rubini !!!... (soupirant.) O mon do !... ô mes amours. . (changeant de ton.) Ah ! sapristi !... et mes chenets qui ne sont pas récurés !... (Il va s'asseoir près du comptoir et frotte ses chenets.)

SCÈNE IV.

PHROSINE, PIMARD, FUMADEL.

Phrosine et Pimard entrent par le fond. — Ce dernier porte une valise, un grand parapluie et une canne.

PIMARD, au fond avec Phrosine à laquelle il donne le bras.

Martinsec, quincaillier... c'est ici... ma fille, pénétrons... (Ils descendent la scène.) — (avec un soupir.) Étrange voyage !...

PHROSINE, baissant les yeux.

Papa !...

PIMARD, contraignant son humeur et d'un ton affectueux.

Je ne te gronde pas, ma fille... mais permets-moi de te dire... (avec amertume.) Étrange... étrange voyage !...

FUMADEL, à part, sans se retourner et frottant toujours ses chenets.

Encore des gens !...

PIMARD, avec un soupir.

Enfin !... j'irai jusqu'au bout !... (s'approchant de Fumadel qui lui tourne le dos.) Monsieur ?...

FUMADEL, à part, se levant, un chenet à la main.

Je ne connais rien d'agaçant comme les clients !... (Il remonte et passe à gauche, en frottant son chenet. — Pimard le suit, en donnant toujours le bras à sa fille.)

PIMARD.

Monsieur, je me nomme Antoine Chilpéric Pimard, veuf, cinquante-sept ans, rentier et père de famille. (A Phrosine.) Veux-tu que je demande un bouillon pour toi ? (suivant encore Fumadel qui repasse à droite.) Je désire parler au respectable M. Martinsec d'Issoudun pour qui je suis porteur d'une lettre de recommandation. Ce négociant est-il chez lui ? (à sa fille.) Tu as les pieds chauds ?

FUMADEL, qui ne l'écoute pas.

O mes rêves de gloire !

PIMARD, prêtant l'oreille.

Hé !

FUMADEL, de même.

O mes rêves d'amour ! (Il se rassied près du comptoir et se remet à frotter son chenet.)

PIMARD, amèrement.

Très-bien ! pour commencer, nous tombons sur un sourd. Je reproduis mon interpellation : (criant dans l'oreille de Fumadel) Y est-il, jeune homme ?

FUMADEL, saisi, criant à son tour.

Qui ?

PIMARD.

Martinsec !

FUMADEL, posant son chenet sur le comptoir

On va vous le dire. (Appelant) Thècle !...

PIMARD.

Que faites-vous ?

FUMADEL.

J'appelle la bonne... pour vous répondre... c'est sa corvée... (Appelant) Thècle !... (Il aperçoit le visage de Phrosine et pousse un cri.) Ah !... (Il se lève.)

PIMARD, qui était en train de poser au fond sa valise et son parapluie.

Qu'y a-t-il?

FUMADEL, à part.

C'est elle?

PIMARD, redescendant.

Qu'y a-t-il, jeune homme?

FUMADEL, à part.

Ma jeune fille du Grand-Hurleur!

PIMARD.

Hein?

FUMADEL, à part.

Mon ange de la rotonde. (Vivement à Pimard, lui donnant la chaise qui est près du comptoir.) Monsieur!... asseyez-vous donc.

PIMARD, mettant la chaise de côté, à sa droite.

Non! je demande Martinsec.

FUMADEL, regardant Phrosine et à part.

Sans cheveux, sans barbe et sans voix!... elle ne me reconnaît pas.

PHROSINE, à part.

Pourquoi donc ce garçon me regarde-t-il ainsi?

FUMADEL, poussant un soupir rauque.

Ah!!...

PIMARD, étonné.

Qu'est-ce qu'il y a?

FUMADEL, de même.

Ah!

PHROSINE, à part.

Il me fait peur.

PIMARD, à part, regardant Fumadel.

Étrange animal! étrange voyage!

SCÈNE V.

LES MÊMES, THÈCLE.

THÈCLE, entrant par la droite.

On m'a appelée?...

FUMADEL, montrant Pimard.

C'est Monsieur.

THÈCLE, offrant à Pimard la chaise qui est devant l'armoire.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

PIMARD.

Non!... (Il met la chaise à sa droite devant l'autre.)

THÈCLE.

Vous demandez?...

PIMARD, crispé.

Je désire savoir de n'importe qui, si le maître de ces lieux est ou n'est pas à son domicile... oui ou non!

THÈCLE.

Monsieur... je vais vous chercher le premier commis... (Elle va pour remonter.)

PIMARD, l'arrêtant.

Pourquoi faire?

THÈCLE.

Pour vous le dire. (Elle va au fond.)

PIMARD, outré.

Il faut qu'ils se mettent trois pour me répondre un oui ou un non! — inouï!... inouï!!!

THÈCLE, au fond.

Justement, v'là le premier commis. (Broquetin entre par le fond.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BROQUETIN.

BROQUETIN, entrant et galment.

Enlevé! .. j'ai gagné trois poules!...

PIMARD, avec joie.

Cet homme commun?... (courant à lui.) Monsieur...

BROQUETIN, lui donnant une des chaises du fond à droite.

Une pratique?... asseyez-vous donc!

PIMARD, furieux, et mettant la chaise devant les deux autres.

Jamais!... Monsieur, je désire...

BROQUETIN, avec volubilité.

Pelles, pincettes, cadenas. (A part, admirant Phrosine.). Fichtre! voilà une belle personne!

PIMARD.

Je désire énergiquement...

BROQUETIN.

Des clous... crochus ou non crochus... à vis ou sans vis... à tête ou sans tête... (A part.) Une tête charmante!...

PIMARD, exaspéré.

Monsieur, est-il tout à fait impossible de savoir... même à prix d'or... si le chef de cette maison de commerce est ou n'est pas dans ses pénates!

FUMADEL, BROQUETIN ET THÈCLE, ensemble.

Monsieur, il n'y est pas.

PIMARD.

Allons donc! dites-le.

FUMADEL, BROQUETIN ET THÈCLE, ensemble.

Il est en voyage depuis huit jours!...

PIMARD, à lui-même.

Décidement, ils ne répondent qu'à trois! (Haut.) Eh bien! je suis très-contrarié!... Martinsec étant en voyage, je ne vois qu'une chose logique à faire... ma fille... c'est de nous en retourner... (Thècle enlève deux chaises, en remet une devant l'armoire et garde l'autre à sa main.)

PHROSINE.

Mais, papa, un de ces Messieurs le représente sans doute?

PIMARD.

Quel trait de lumière! (A sa fille, avec tendresse.) Ah! tu n'as rien perdu de ta présence d'esprit!... (Aux autres.) Messieurs, un de vous le représente-t-il?

BROQUETIN.

Moi!

FUMADEL ET THÈCLE, en même temps que Broquetin.

Lui! (Thècle remet la chaise près du comptoir.)

PIMARD, à lui même.

Toujours en trio! (Haut.) ceci change la thèse!... (A Broquetin.) et si je vous croyais suffisamment grave...

BROQUETIN.

Monsieur, je le suis.

PIMARD.

Votre nom?

BROQUETIN.

Broquetin.

PIMARD.

Votre âge?

BROQUETIN.

Trente et un ans aux abricots.

PIMARD.

Êtes-vous l'associé de Martinsec?

BROQUETIN.

Non; mais il dépend de lui de me donner la moitié des bénéfices.

PIMARD.

Êtes-vous marié?...

BROQUETIN.

Non; mais je pourrais l'être... si je rencontrais une dot...

PIMARD.

C'est tout ce que je voulais savoir... ma confiance vous est acquise... daignez jeter les yeux sur cette lettre... (Il lui donne une lettre.)

BROQUETIN.

Volontiers... (Il décachète la lettre.)

PIMARD, à sa fille avec un soupir.

Veux-tu que je demande pour toi un bouillon? (Il s'assied sur la troisième chaise qui est restée et fait asseoir sa fille sur la chaise qui est près du pupitre. — Fumadel remonte en regardant Phrosine.)

BROQUETIN, lisant.

« Monsieur et cher correspondant... permettez-moi de vous
» recommander avec la plus grande chaleur... M. Chilpéric
» Pimard, homme spirituel et distingué qui fait tous les soirs
» ma partie de dominos au café des Illustres Rénnies... (Pimard
» se lève et salue Broquetin, qui lui rend son salut, puis il se rassied.) Vous
» m'obligerez personnellement en l'accueillant avec l'enthou-
» siasme que commandent ses vertus privées et son noble
» caractère. Votre tout dévoué, J. Patacaon, père
» et fils, et Cie. »

PIMARD.

Il m'a dit qu'il y avait un post-scriptum.

BROQUETIN.

En effet... *P.-S.* (Lisant, à part.) « C'est un vieux toqué, un
» maniaque... envoyez-le promener. »

PIMARD, se levant ainsi que sa fille.

Encouragé par cette chaude recommandation... j'ai l'honneur de vous demander un entretien très-particulier.

BROQUETIN.

A vos ordres.

FUMADEL, à part, très-intrigué et venant prendre la chaise de Pimard.*

Qu'est-ce qu'il lui veut?

PIMARD.

Avez-voes par là une pièce à feu où ma fille puisse se retirer?

FUMADEL, avec empressement, montrant la première porte à gauche.

Voici le bureau. (Il remet la chaise à gauche, près de la porte de la cuisine.

PIMARD, à sa fille.

Nous touchons à l'instant solennel... une dernière fois, persistes-tu?

PHROSINE.

Papa... (Fumadel remonte au deuxième plan, en regardant toujours Phrosine.)**

PIMARD.

Très-bien! tu persistes... alors, entre au bureau.

PHROSINE.

Ah! papa! que vous êtes bon!

PIMARD.

Au point d'en être bête!... va... chauffe-toi les pieds et berce-toi de quelque espérance.

BROQUETIN, à part.

Ce vieux commence à m'intriguer...

ENSEMBLE.

AIR : *Cet homme avec son mystère (Tigre du Bengale.)*

PIMARD, à sa fille.

De tes pieds, avec prudence,
Entretiens bien la chaleur,
Et d'une vague espérance,
Berce, enfant, berce ton cœur.

PHROSINE, à son père.

Agissez avec prudence,
Prenez pitié de mon cœur;
Et rendez-moi l'espérance,
L'espérance et le bonheur.

BROQUETIN, à part.

Je le dis en conscience,
J'aimerais mieux sur l'honneur!
Accorder cette audience
A l'enfant qu'à son auteur.

FUMADEL, à part. *(Parlé.)*

Quelle affaire d'importance
Vient lui conter ce monsieur?
En plein, de sa confidence,
Ecoutons bien la teneur.

(Phrosine sort à gauche, première porte. — Thècle sort à droite.)

SCÈNE VII.

PIMARD, BROQUETIN, puis THÈCLE et TROIS ACHETEURS.

BROQUETIN.

Monsieur, je suis tout oreilles...* (Fumadel vient se placer tout à côté de Pimard.)

PIMARD.

Monsieur, vous comprendrez le mystère dont je m'enveloppe... (Apercevant Fumadel qui écoute.) Est-ce que cet homme va rester là?

BROQUETIN.

Par exemple!... (Impérativement à Fumadel.) Allons donc! (Fumadel fait quelques pas en remontant.)

PIMARD, reprenant, à Broquetin.

Monsieur, vous comprendrez le mystère dont je m'enveloppe... quand je vous aurai dit...

THÈCLE, entrant suivi de trois acheteurs, par le fond.

Monsieur Broquetin, voilà trois Messieurs qui demandent des soufflets... (Les acheteurs restent au fond.)

BROQUETIN, avec humeur.

Qu'on leur en donne.

THÈCLE.

Voilà une heure qu'ils attendent.

PIMARD, regardant autour de lui.

Monsieur, jusqu'à présent, je suis très-enveloppé... mais pas de mystère... je ne sais pas si vous le remarquez?

BROQUETIN, à Fumadel.

Petit, faites donc passer à la boutique!...

FUMADEL, remontant.

On y va! (Thècle sort par la droite.)

BROQUETIN, à Fumadel.

Filez!

FUMADEL, passant à droite.

On file. (S'arrêtant, à part.) Que diable va-t-il lui conter? (Haut, aux acheteurs.) Vous pouvez vous asseoir. (Broquetin est revenu à Pimard dès que Fumadel a paru s'éloigner. Les acheteurs s'asseyent au fond.)

PIMARD, avec mystère, à Broquetin.

Monsieur, je viens tout exprès de Paris pour vous raconter très-confidentiellement... un drame de famille... inouï, Monsieur... inouï dans les fastes de l'amour!

BROQUETIN et FUMADEL, à part.

Pristi!

LES TROIS ACHETEURS, dressant l'oreille, à part.

Prelotte!...

PIMARD.

Il s'agit tout bonnement d'une question de vie ou de mort pour une pâle jeune fille... et peut-être... (Appuyant.) peut-être d'une fortune imprévue pour un habitant de cette ville...

BROQUETIN, très-curieux.

Ah! fichtre!

FUMADEL et les ACHETEURS, en même temps que Broquetin.

Bigre! (Ils descendent pas à pas derrière Pimard.)

PIMARD.

Sommes-nous seuls?

BROQUETIN.

Parfaitement.

PIMARD, apercevant tout contre lui les quatre têtes des acheteurs et de Fumadel.

Nullement... j'ai quatre hommes sur les épaules.

BROQUETIN, avec colère, à Fumadel.

Qu'est-ce que vous faites là?...

FUMADEL, de même, aux acheteurs.

Qn'est-ce que vous faites là?

BROQUETIN, à Fumadel.

A la boutiqee.

FUMADEL, aux acheteurs.

A la boutique!

ENSEMBLE.

AIR : *Allons à table!* (Perle de la Canebière.)

PIMARD ET BROQUETIN.

Quel entourage!
Vit-on jamais
Des personnages
Plus indiscrets!

FUMADEL ET LES TROIS ACHETEURS.

Oh! c'est dommage!
Bientôt j'allais
Savoir, je gage,
Tous leurs secrets.

(Fumadel et les trois acheteurs sortent à droite; mais dès que Broquetin est redescendu, ils rentrent successivement et se cachent pour écouter. Fumadel s'est blotti derrière le comptoir, sur un petit tabouret et en vue du spectateur. — Pendant ce temps, Broquetin a offert une chaise à Pimard et ils se sont assis au milieu.)

BROQUETIN.

Nous voici, Monsieur, dans le plus strict tête-À-tête.

PIMARD.

Ce n'est pas sans peine... (Avec solennité.) Monsieur, je débuterai carrément par vous poser cette question : Avez-vous une fille?

BROQUETIN.

Pas que je sache.

PIMARD.

Eh bien! habituez-la dès le maillot à ne désirer que des choses logiques et raisonnables, sinon plus tard, un beau matin, elle vous demandera une chose par-dessus les toits, par-dessus les moulins, une chose à vous renverser du haut en bas!

BROQUETIN.

Bah!

FUMADEL, très-curieux.

Quoi donc?

PIMARD, continuant.

Vous tenterez alors un timide refus... Trop tard! le pli est formé!... elle n'écoute rien... ne répond rien... tombe en

syncope, et descend pas à pas vers la tombe, en tapotant perpétuellement sur son piano des romances lugubres :

« Le souffle des autans a passé sur ma tête... »

(*Parlé.*) Une, deux, trois...

« Dans la nuit du tombeau, je descends à pas lents... »

FUMADEL, à part.

Mes *Feuilles jaunes!*

BROQUETIN, à lui-même.

Qu'est-ce qu'il me chante?

PIMARD.

Tels sont, Monsieur, les fruits bien amers que je savoure à la suite d'un petit voyage en rotonde avec ma fille, plus un chien, le 26 août, par une forte pluie...

BROQUETIN, abasourdi.

Plaît-il?

FUMADEL, à part.

Le 26 août... ma date!

PIMARD.

Tel est le drame intime qui ramène aujourd'hui un père, sa fille, moins le chien... dans les remparts de votre bonne ville d'Issoudun.

BROQUETIN.

Il n'y en a pas.

PIMARD.

De quoi?

BROQUETIN.

De remparts.

PIMARD.

Ça m'est bien égal...

BROQUETIN.

Et à moi donc!

FUMADEL, à part.

J'ai froid dans le dos.

PIMARD.

Ceci posé, Monsieur, je poursuis... et j'ajoute : Connaîtriez-vous dans Issoudun ou sa banlieue, un être... d'un signalement vague... d'un âge incertain... qui, la nuit... quand il pleut... rapporte, d'un relais à l'autre, un barbet tombé d'une portière... et vous le flanque dans une rotonde .. en pleine poitrine... en criant d'une voix passionnée : « A toi, à toi pour la vie!... »

LES ACHETEURS, à part.

Hein!

FUMADEL, de même.

Pristi!

BROQUETIN, très-ébouriffé.

Plaît-il?... Voulez-vous me recommencer ça?

PIMARD.

Eh bien, Monsieur, cet être affreux... ruisselant... crotté... à ne pas prendre avec des pincettes...

FUMADEL, à part.

Tout mon portrait!...

PIMARD.

Cette vision que nous n'avons aperçue qu'un quart de seconde, au vasistas... le croirez-vous, Monsieur!... non!... vous ne le croirez pas...

BROQUETIN.

Si.

PIMARD, se levant.

Non, Monsieur, vous ne le croirez pas!...

BROQUETIN, de même.

Allez toujours.

FUMADEL, à part.

J'ai la fièvre!

BROQUETIN, l'encourageant.

Chaud! chaud!

PIMARD, avec effort.

AIR : *Mon père était pot.*

Jamais tel aveu n'est sorti
De la bouche d'un père!
Vous le dirai-je?

BROQUETIN.

Oui!

PIMARD.

Non!

BROQUETIN.

Mais si!

PIMARD.

Je devrais vous le taire;
Pourtant, apprenez...

BROQUETIN.

Quoi?

PIMARD.

Non! devinez!

BROQUETIN.

Ne faites donc pas la bête!

PIMARD.

Ce sauveur du chien...
Si malpropre...

BROQUETIN.

Eh bien?...

PIMARD.

Ma fille en perd la tête!

BROQUETIN, très-étonné.

Ah! ouiche!

FUMADEL, à part.

O ciel!

PIMARD, épuisé.

Elle en raffole!... elle en rêve! elle en meurt!... (Il reporte sa chaise près du comptoir.)

BROQUETIN.

Tiens, c'est comique! (Il reporte sa chaise à gauche.)

FUMADEL, à part, avec passion.

Ange!... ange!... ange!

PIMARD, s'essuyant le front.

A présent, Monsieur, je boirais bien un verre d'eau.

BROQUETIN, très-curieux.

Quand vous aurez fini.

PIMARD.

Oui, Monsieur... Depuis ce funeste voyage, je la voyais de jour en jour maigrir, blêmir, péricliter... En vain l'interrogeais-je, en vain la pressais-je... sur mon sein ; lorsque, mardi passé, à table... comme je lui servais du macaroni au gratin... qu'elle affectionne beaucoup... elle jette sa serviette en l'air, se précipite à mes pieds... comme au Gymnase... et me dit en sanglotant... comme au Gymnase... « Papa, mon cœur est pris!
» — Pour qui? — Pour l'homme d'Issoudun! — L'homme au
» chien, m'écriai-je... c'est impossible! — Comme vous vou-
» drez, papa ; mais j'en mourrai!... » — A ces mots, je bondis, je renverse la table, en m'écriant avec douceur : « Mais tu n'y
» penses pas, ma fille!... Moi qui, dès avant ta naissance, avais
» promis ta main au neveu d'un papetier de mes amis... décédé depuis dix ans, sans me laisser son adresse... »

FUMADEL, à part.

Un papetier!

PIMARD.

« Réfléchis!... au nom de la logique! on ne s'éprend pas comme ça du premier vagabond mouillé qui vous rapporte un barbet!... c'est un service qui vaut tout au plus quinze
» sous... bien payé... et note qu'il m'a abîmé un gilet neuf de
» treize francs cinquante... je ne vois rien là de nature à
» incendier un cœur. Explique-toi! »

BROQUETIN.

Beau discours!

PIMARD.

Elle ne m'explique rien!... elle était syncopée!... Et moi, placé dans cette dure alternative ou de voir périr mon enfant ou de faire ma valise... j'ai fait cette dernière et je viens me jeter dans vos bras, en vous disant d'une voix chevrotante Où est-il, Monsieur? où est-il, Monsieur?

BROQUETIN.

Qui ça?

PIMARD.

Cet inconnu... ce commissionnaire... cet Auvergnat, sans doute... car je n'ose espérer que ce soit un notaire ou un banquier... je le préférerais... mais je n'y compte pas... Le connaissez-vous? (Les trois acheteurs sortent un peu de leur cachette.)

FUMADEL, se levant fiévreux, à part.

Il me cherche!

BROQUETIN.

Qu'en voulez-vous faire?

PIMARD.

L'étrangler! si je m'écoutais... (Fumadel se rassied vivement. Les trois acheteurs se recachent.) Mais je suis père...

BROQUETIN.

Donc, par conséquent?... (Les acheteurs se montrent de nouveau.)

PIMARD.

Vous demander quelques renseignements sur sa moralité, et, s'il possède quelques vertus domestiques .. lui donner ma fille avec trente-deux mille francs de dot.

BROQUETIN, vivement et hors de lui.

Comment dites-vous ça?

PIMARD.

Trente-deux mille francs.

TOUS, s'élançant vers Pimard.

Bigre!!!

BROQUETIN.

Monsieur, c'est moi!... (Les trois acheteurs s'arrêtent.)

PIMARD, avec la plus grande surprise.

Ah bah!

FUMADEL, arrêté tout à coup dans son élan, à part.

Brigand!

BROQUETIN, avec sentiment.

C'est moi!

PIMARD.

Je ne m'y attendais pas... du premier coup dans une ville de dix mille âmes... Quelle chance!... (Appelant.) Ma fille! (A Fumadel qui, très-ébouriffé, est venu se placer devant lui.) Ce n'est pas vous que j'appelle... (Il passe près de Broquetin.) Ma fille!...

PREMIER ACHETEUR, avec empressement, à Pimard.

Monsieur... un mot!

FUMADEL, arrêtant Pimard.

Permettez!

LES AUTRES ACHETEURS, entourant Pimard.

Un mot!...

BROQUETIN, à part.

Nous ont-ils entendus?

PIMARD, cherchant à se dégager.

Ah çà! mais... j'ai tous ces gens-là après moi!... Qu'est-ce qu'ils me veulent?... (Appelant.) Phrosine!... (Aux acheteurs.) Je suis à vous. (Passant à gauche et appelant.) Phrosine!...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, PHROSINE.

PHROSINE, entrant par la première porte, à gauche.

Vous m'appelez, papa?

PIMARD, avec joie.

Figure-toi... (Montrant Broquetin.) Voilà Monsieur... (Trouvant Fumadel devant lui et l'écartant.) Pas celui-ci, l'autre .. cause avec lui... (A Fumadel, qui est venu se placer entre eux.) Otez-vous de là (A sa fille.) Moi, on me demande. (Ecartant de nouveau Fumadel.) Otez-vous donc!... (A sa fille.) Je ne sais pas pourquoi... (A Fumadel.) Otez-vous donc, sarpejeu! vous me piétinez sur les orteils! (Il repousse Fumadel et les acheteurs qui l'entourent.)

BROQUETIN, à part, avec la plus grande inquiétude.

Cet animal est sur la piste.

ENSEMBLE.

AIR : *Mousquetaires de la Reine.*

FUMADEL, à part. *(Parlé.)*

Brigandage inique!
Ce filou des plus hardis,
S'arroge et s'applique
L'amour que seul j'ai conquis.

PIMARD.

Étrange boutique!
On ne peut, en ce logis
Causer, c'est unique,
Sans être assailli, surpris!

PHROSINE.

Vraiment, c'est unique!
Me laisser en ce logis,
Et rien ne m'explique
Ce qu'il peut avoir appris.

BROQUETIN, à part.

Ce jeune excentrique
Peut bien nous avoir surpris.
Son air fantastique
Trouble en secret mes esprits.

LES TROIS ACHETEURS.

Quelle chance unique,
Ce récit que j'ai surpris
M'inspire, m'indique
Un projet des plus hardis.

(Pimard sort vivement par le fond, suivi des trois acheteurs Fumadel, qui s'efforce toujours de s'attacher à lui, le quitte cependant, et revient brusquement en scène, quand il voit que Broquetin y reste.)

SCÈNE IX.

FUMADEL, PHROSINE, BROQUETIN, puis THÈCLE.

PHROSINE, à part.

Causer avec ce monsieur... il peut donc nous renseigner?

BROQUETIN, à part, exalté.

Trente-deux mille francs! (Haut, avec élan.) Mademoiselle!...

PHROSINE, avec empressement.

Monsieur!...

FUMADEL, se plaçant entre eux.

Mademoiselle!...

BROQUETIN, démonté, à part.

Pas possible!... il sait tout!

THÈCLE, sur le seuil de la porte de droite.

M. Broquetin, à la boutique! on demande des clous!

BROQUETIN, poussant Fumadel.

Des clous?... ça vous regarde... à la boutique!

FUMADEL.

Fichtre!!!... (Il sort en courant par la droite, précédé de Thècle.)

BROQUETIN, prenant la place de Fumadel, avec élan.

Mademoiselle, c'est avec l'autorisation de M. votre père...

PHROSINE, avec empressement.

Parlez, Monsieur...

BROQUETIN, continuant.

Que j'ose vous avouer sans rougir les sentiments désordonnés...

PHROSINE, étonnée, à part.

Que dit-il?

FUMADEL, revenant ébouriffé, à Broquetin.

Des palères... on demande des patères!... (venant se placer entre Phrosine et Broquetin.) Ça vous regarde!... à la boutique!... à la boutique!!...

BROQUETIN, à part, très-ahuri.

Bigre!... bigre!!... (Il sort en courant par la droite et en les regardant, très-vexé.)

PHROSINE, à part.

Qu'est-ce que cela veut dire?...

SCÈNE X.

PHROSINE, FUMADEL.

FUMADEL.

Mademoiselle...

PHROSINE.

Encore vous?... laissez-moi.

FUMADEL.

Jamais!... Cet homme est un filou.

PHROSINE.

Comment?

FUMADEL.

Votre papa se blouse...

PHROSINE.

Plaît-il?

FUMADEL.

Tout le monde se blouse... seul, j'y vois clair dans ce gâchis... seul, je puis vous tendre la main pour traverser ce macadam!... Celui que vous aimez... ce n'est pas pour le chien... c'est pour sa voix plaintive, c'est l'artiste du Grand-Hurleur!...

PHROSINE, étonnée et émue.

Qui a pu vous dire?... vous le connaissez!...

FUMADEL.

Intimement!

PHROSINE, vivement.

Oh! parlez, Monsieur, parlez!... Qu'est-il devenu?

FUMADEL.

Peu de chose.

PHROSINE.

Je m'en doutais... il avait l'air déjà si misérable... à Paris... avec sa figure pâle, sa voix funèbre... et sa redingote râpée...

FUMADEL.

Il l'est plus que jamais!...

PHROSINE.

Oh! peu m'importe! c'est précisément cet ensemble lamentable qui m'a attachée à lui.

FUMADEL, à part, avec passion.

Ange! ange!... âme bien placée!...

PHROSINE, avec entraînement.

Oui, je me disais... à moi de faire rayonner le bonheur dans cette âme assombrie... à moi de tirer du ruisseau ce talent malheureux !

FUMADEL.

Volontiers !

PHROSINE, vivement.

Eh bien ! hâtez-vous, Monsieur, ce pauvre musicien..

FUMADEL.

Il n'est pas loin.

PHROSINE.

Où loge-t-il ?

FUMADEL.

Dans cette cabine.

PHROSINE.

Appelez-le.

FUMADEL.

Il est devant vous. (Il prend mélancoliquement l'attitude d'un chanteur pinçant de la guitare.)

PHROSINE, reculant.

Pas possible !

FUMADEL.

Eudoxe Fumadel.

PHROSINE, à part.

Ah ! oui, c'est bien sa pose.... mais comme il est devenu laid !...

FUMADEL, à part.

Elle me remet !

PHROSINE.

Laissez-moi vous regarder encore.

FUMADEL, reprenant sa pose.

Avec plaisir.

PHROSINE.

Qu'avez-vous donc fait de vos beaux cheveux blonds ?...

FUMADEL.

Ils sont dans ma malle.

PHROSINE, étonnée.

Ah !... et votre barbe ?

FUMADEL.

Elle est dans mon tiroir.

PHROSINE.

Et vous vous êtes fait quincaillier ?...

FUMADEL.

Je vous conterai cela .. (avec passion.) Mademoiselle, à quand la noce ?...

PHROSINE, essayant de changer la conversation.

Mon chien est mort.

FUMADEL.

Jetons-lui quelques fleurs et n'en parlons plus... parlons de nous.

PHROSINE.

Pourquoi donc avez-vous cessé de venir dans la rue du Grand-Hurleur ?...

FUMADEL.

Pourquoi ?...

PHROSINE.

Le dernier jour, je vous avais pourtant jeté quelque chose.

FUMADEL.

C'était vous ?

PHROSINE.

L'avez-vous reçu ?...

FUMADEL.

Un pilon ?...

PHROSINE.

Non... Un rouleau de gros sous... bien ficelé

FUMADEL, avec transport.

Des gros sous !... oh ! merci !... oui je l'ai reçu... sur la nuque... c'était vous !... (à part.) Crédié ! elle vise bien ! (Haut et tendrement.) Mademoiselle, à quand la noce ?

PHROSINE, à part, passant à droite.

Que répondre ?

FUMADEL, plus pressant.

A quand ?...

PHROSINE, à part.

Dans l'état où le voilà... qui pourra l'aimer si je ne l'aime ?.. et j'hésiterais ! oh ! non ! ce serait mal !...

FUMADEL, avec une impatience passionnée.

Mademoiselle !...

PHROSINE, avec embarras.

Eh bien, M. Fumadel... voyez mon père... je n'avais jamais osé lui révéler votre ancienne profession...

FUMADEL, étonné.

Oh ! pourquoi ça ?

PHROSINE.

Mais aujourd'hui que vous occupez un rang avouable... dans le monde... commercial...

FUMADEL, exalté.

Oui... oui... oui... Eh bien ?...

PHROSINE.

Ouvrez-vous à lui, il vous cherche, dites-lui simplement que c'est vous...

FUMADEL.

Que c'est moi ?...

PHROSINE.

Oui.

FUMADEL, transporté, tombant à ses pieds et lui prenant les mains.

O ange !... ô bonheur !... ô amour !...

BROQUETIN, arrivant très-effaré par la droite.

Mademoiselle !...

PHROSINE, jetant un cri.

Ah !... (Elle se sauve effrayée dans le bureau à gauche, premier plan.)

SCÈNE XI.

FUMADEL, BROQUETIN.

Broquetin reste pétrifié et regarde alternativement la porte par laquelle est sortie Phrosine, et Fumadel qui se relève tranquillement et s'essuie le genou avec sa manche.

BROQUETIN, crispé et jaloux.

Bigre !...

FUMADEL, le regardant d'un air narquois et fredonnant entre ses dents.

Ah ! qu'il fait donc bon ! (bis.)
D' cueillir la fraise...

BROQUETIN, très-jaloux, à part.

Prelotte !... (Fumadel remonte et gagne l'escalier.)

THÈCLE, entrant par le fond, bas à Broquetin.

Monsieur Broquetin, je viens de vendre la vache !...

BROQUETIN.

Va te promener !...

THÈCLE.

Trente-neuf francs cinquante...

BROQUETIN.

Va donc te promener !!...

FUMADEL, de même que ci-dessus, sur l'escalier.

Ah ! qu'il fait donc bon
D' cueillir la fraise.....

(Il s'éloigne et monte le petit escalier de sa chambre en continuant son chant d'un air de triomphe. Il disparaît.)

THÈCLE, se rapprochant de Broquetin.

Mais M. Broquetin...

BROQUETIN, impatienté.

Laisse-moi donc tranquille !

THÈCLE, à part.

Ah çà, ils sont toqués tous les deux !... (Elle sort par la gauche, deuxième plan.)

BROQUETIN, seul, regardant du côté par où Fumadel est sorti.

Crebleu !... cet air !... cet œil !... m'aurait-il dénoncé ?

SCÈNE XII.

BROQUETIN, PIMARD.

PIMARD, entrant du fond, le chapeau sur les yeux et très-agité : à part.

Inouï !... inouï !... étrange aventure !... bizarre complication !...

BROQUETIN, à part.

Le papa !... heureusement je l'ai dans ma manche !... (Haut.) Papa Pimard...

PIMARD, froidement.

Ah ! vous voilà, vous ?...

BROQUETIN, à part, inquiet.

Il est renfrogné !... (allant à lui.) Qu'est-ce que vous avez ?...

PIMARD, sèchement.

Rien !... (Il passe à gauche.)

BROQUETIN.

Si...

PIMARD.

Quoi ?...

BROQUETIN.

Le chapeau sur les yeux.

PIMARD.

C'est un genre. (Au public, s'avançant sur le devant la scène.) Vous avez vu ces trois pendards... qui tantôt, quand je suis sorti... m'ont emboîté le pas...

BROQUETIN, cherchant à lier conversation.

Vous venez de chez le notaire !...

PIMARD, sèchement.

Comme je danse. (Continuant, au public.) Chacun d'eux m'attire dans un petit coin... et me glisse dans le tuyau cette phrase identique...

BROQUETIN, venant à la droite de Pimard, comme ci-dessus.

Cher Pimard !...

PIMARD, brusquement.

Décampez !...

BROQUETIN, à part.

Je suis inquiet !...

PIMARD, reprenant, au public.

Cette phrase identique... « Monsieur, le hasard m'a fait saisir » quelques bribes de votre intéressant récit... L'être que vous » cherchez c'est moi !... — c'est moi ! — c'est moi ! — ... » Trois !... et ici, un, — total quatre.

BROQUETIN, repassant à la gauche de Pimard.

On dirait que vous ne m'aimez plus?

PIMARD.

Folie !... (À part.) C'est bien drôle !... bien drôle !... bien drôle !...

BROQUETIN, à part.

Il me reçoit mal ! (Haut et inquiet.) Mon cher Pimard...

PIMARD, exaspéré.

Quoi?

BROQUETIN, plein d'anxiété.

Je voudrais vous embrasser...

PIMARD.

Faites... et fichez-moi la paix... je vous en supplie... si je vous suis cher.

BROQUETIN l'embrasse sur la joue, et dit après d'un ton malheureux.

Je suis inquiet !... je suis inquiet !... (Il sort par la droite.)

SCÈNE XIII.

PIMARD, seul, se promenant, très-sombre.

Ah ! c'est bien drôle !... bien drôle !... bien drôle !... Qu'est-ce qui a pu pousser ces quatre Berrichons à me faire dans un coin cet aveu imprévu ? (Se frappant le front.) Quel éclair !... serait-ce fortuitement... l'imprudente stipulation de trente-deux mille francs annexée à mon récit ?... mais alors... ce sont des escrocs... (Furieux.) Ils me prennent pour un Cassandre !... moi, Antoine-Chilpéric Pimard !... veuf... cinquante-sept ans... rentier... moi, homme sérieux et distingué... comme le dit fort bien dans sa lettre, J. Patachon, père et fils et compagnie... (Agitant sa canne.) Ah ! gredins !... ah ! canailles !... ah ! malheur au premier qui me dira : « C'est moi !... »

SCÈNE XIV.

FUMADEL, PIMARD.

FUMADEL, descendant l'escalier de sa chambre en grande tenue, habit vert, cravate jaune, gants verts. — A part.

Elle m'a engagé à me révéler à son papa !... j'ai fait un bout de toilette... (Haut, en s'approchant de Pimard.) Monsieur...

PIMARD, brusquement.

Qu'est-ce que vous me voulez ? (Il passe à gauche en traversant devant Fumadel, et va poser sa canne et son chapeau sur le pupitre à la Tronchet.)

FUMADEL, très-mielleux.

Monsieur... mon père était des environs de la rue Mouffetard...

PIMARD.

Qu'est-ce que ça me fait?

FUMADEL.

Il ne m'a pas laissé de fortune...

PIMARD.

Qu'est-ce que ça me fait? Répondez à ça !...

FUMADEL.

Il ne m'a pas donné d'éducation...

PIMARD.

C'est visible. Mais qu'est-ce que ça me fait, jeune étranger?

FUMADEL.

A quinze ans, ma famille me destinant au commerce, je fis choix de la spécialité des mirlitons...

PIMARD, à part.

Ah çà ! mais... est-ce qu'il va continuer longtemps?

FUMADEL, s'interrompant.

Pardon, Monsieur... j'ai l'air de vous fatiguer?

PIMARD.

Énormément.

FUMADEL.

Alors, j'abrége.—Monsieur, le hasard m'a fait saisir quelques bribes de votre sémillant récit...

PIMARD, se retournant vivement.

Hé?

FUMADEL.

Vous cherchez quelqu'un...

PIMARD, le fixant, à part.

Ah ! ah ! toi aussi ?... tu *quoque !*

FUMADEL, souriant et avec confiance.

Eh bien, Monsieur, ce quelqu'un, je le connais... (Sans rien lui répondre, Pimard lui fait un geste comme pour lui dire : Attendez ! puis il va remettre son chapeau et reprendre sa canne.)

PIMARD, revenant près de Fumadel, jouant avec sa canne et très-attentif.

A présent, je vous écoute avec le plus vif intérêt... allez !...

FUMADEL, regardant la canne.

Le 26 août... à neuf heures du soir... par une pluie torrentielle... (A part.) Pourquoi diable a-t-il pris sa canne?

PIMARD.

Marchez !... marchez !... je ne perds pas un mot... (Il agite sa canne.)

FUMADEL.

Par une pluie torrentielle... le 26 août... — Voulez-vous que je vous débarrasse de votre canne?...

PIMARD.

Non, merci... elle me tient chaud !... —Nous disons : torrentielle... ne vous troublez pas... (Il fait tourner sa canne.)

FUMADEL.

Vous ai-je dit que c'était sur la grande route?

PIMARD.

Non, mais je l'apprendrai avec plaisir.

FUMADEL.

Si vous vouliez ne pas tourner votre canne comme ça... ça m'affadit le cœur...

PIMARD.

Qu'importe !... Poursuis ton agreste récit ! (Il agite toujours sa canne.)

FUMADEL, de plus en plus troublé.

Eh bien, Monsieur, vous êtes père... vous avez une fille...

PIMARD.

Et une canne.

FUMADEL.

Elle me gêne beaucoup... Monsieur, vous êtes père... vous aimez votre canne... (Se reprenant.) Non... votre fille... vous cherchez un jeune inconnu qui a fait palpiter son cœur...

PIMARD, à lui-même, retroussant ses bouts de manche.

Il y vient !... il y vient !...

FUMADEL, suivant ses mouvements avec une inquiétude croissante.

Eh bien !... cet inconnu...

PIMARD.

Marche !...

FUMADEL.

Cet heureux mortel...

PIMARD, agitant sa canne.

Achève donc !...

FUMADEL, à part.

Cristi !... mais... (Haut.) cet heureux mortel...

PIMARD, brandissant sa canne.

Achève !... filou que tu es !...

FUMADEL.

Monsieur ?..

PIMARD, de même.

Allons donc !.. dis-moi que c'est toi... et je te casse mon rotin sur la colonne...

FUMADEL.

Un moment !... (Il s'enfuit, en traversant à gauche.)

PIMARD, le poursuivant, la canne levée.

Allons donc !... allons donc !... cet heureux mortel !...

FUMADEL, criant et se courbant sous la menace de la canne.

Ce n'est pas moi !...

PIMARD, s'arrêtant, abaissant sa canne, et lui posant la main sur l'épaule.

A la bonne heure !... (Fumadel, rassuré, se redresse.) Tu es le seul honnête homme que j'aie rencontré à Issoudun !... Je regrette que ce ne soit pas toi.

FUMADEL, avec espoir, et se rapprochant de lui.

Vraiment ? .. mais alors, Monsieur...

PIMARD, levant sa canne et furieux.

Ne me dis pas que c'est toi !... ou je te zèbre comme l'animal de ce nom !

FUMADEL, reculant vivement.

Ce n'est pas moi !... ce n'est pas moi !..

PIMARD, affectueusement et lui tendant la main.

Alors, touche là, enfant !... et va te promener. . (En disant ces derniers mots, il lui donne une petite tape sur la tête et le fait passer à droite.)

FUMADEL, à part, très-ahuri.

Me voilà dans une impasse... bien au fond !...

SCÈNE XV.

PHROSINE, PIMARD, FUMADEL.

PHROSINE, entrant par la première porte, à gauche, et avec un sourire de confiance.

Eh bien, papa ?...

PIMARD.

Eh bien, ma fille ?...

PHROSINE.

Vous savez à présent...

PIMARD.

Quoi ?...

FUMADEL, à part, vivement

Elle va me faire assassiner.

PHROSINE, continuant.

Que le jeune homme que nous cherchons... c'est...

FUMADEL, vivement et s'élançant vers Pimard.

Ce n'est pas moi !...

PHROSINE, étonnée.

Hein ?...

PIMARD, calme.

Ce n'est pas toi... il me l'a déjà dit... brave garçon !... (Lui tapant sur l'épaule, et passant à droite, par derrière lui.) Ton habit te va bien !... (A part, et triste tout à coup.) Quel voyage !... (Il se promène sombre.) Je sens que je tourne en bourrique... moi, homme grave et sérieux. (Il s'assied pensif près du comptoir.)

PHROSINE, à demi-voix, à Fumadel.

Quoi ! Monsieur... quand papa veut offrir ma main à celui...

FUMADEL, bas à Phrosine, en la prenant à part.

Allons donc !... ce n'est pas votre main... c'est sa canne qu'il veut lui flanquer...

PHROSINE, bas.

Ah ! mon Dieu !...

FUMADEL, bas

Vous allez voir... (Haut et s'avançant vers Pimard d'un air aimable.) Monsieur...

PIMARD, assis, avec bonté.

Hein ?... qu'est-ce, cher ami ?

FUMADEL, d'un ton mielleux.

J'expliquais que vous avez un tic !... Vous n'aimez pas qu'on vous dise : C'est moi.

PIMARD, se levant furieux et brandissant sa canne.

Ah !... tu l'as dit !...

PHROSINE, s'élançant vers eux.

Ciel !...

FUMADEL, se sauvant à droite pour éviter Pimard, devant lequel Phrosine se jette.

Vous voyez l'effet !...

PIMARD, le menaçant de sa canne.

Est-ce toi ?... est-ce toi ?... Explique-toi sans crainte !...

FUMADEL, se réfugiant dans le comptoir.

Mais non !... mais non !... (de loin, à Phrosine.) Arrêtez-le !...

PHROSINE, effrayée, retenant toujours Pimard.

Ah ! mon Dieu !... mon père !... Ah !...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BROQUETIN.

BROQUETIN, accourant par le fond

On se massacre ici ! (Fumadel sort du comptoir.)

FUMADEL, l'indiquant à Pimard.

C'est celui-là !

BROQUETIN.

Hein ! qui ! quoi ! celui-là !

FUMADEL, bas à Phrosine.

Dites comme moi.

PHROSINE, sans comprendre.

Oui, papa, oui !... c'est celui-là !...

PIMARD, regardant Broquetin.

L'homme au chien ?... Tu l'avais donc reconnu ?

BROQUETIN, à part.

Heureux hasard !...

FUMADEL, à part, avec joie.

La canne va marcher !

PIMARD.

Et depuis ce matin, tu ne me criais pas : C'est lui ! le voilà ! c'est le bon ?.... (A Broquetin.) Monsieur, je vous avais pris pour un escroc... je modifie mon appréciation... (Lui donnant sa carte.) Voici ma carte... Venez nous voir cet hiver... nous causerons du contrat !... (Stupéfaction de Fumadel.)

PHROSINE, bas à Fumadel.

Comment !... qu'est-ce que vous disiez donc ?...

BROQUETIN, se jetant aux pieds de Phrosine, et avec passion.

Mademoiselle !... (Phrosine s'éloigne et passe à gauche, près de son père.)

FUMADEL, criant et courant à Pimard.

Un instant !... si ça doit finir comme ça... j'en suis, moi !...

BROQUETIN, en se relevant.

Il en est ?... de quoi ?...

FUMADEL.

De ça !.... Du moment que la canne n'en est plus.... c'est moi !

PIMARD, furieux, levant sa canne.

Ah ! canaille !... (Phrosine retient son père.)

FUMADEL.

Demandez à Mademoiselle...

PHROSINE.

Mais, oui, papa... c'est lui !...

PIMARD, furieux.

Lui aussi !.... Deux... à présent ! deux !!.... l'ai-je bien entendu !... Malheureuse enfant !...

PHROSINE.

Ah ! papa !... (Elle tombe dans ses bras.)

PIMARD, la voyant évanouie.

Pan !... la syncope demandée !.... Ma fille !... (Fumadel court à Phrosine, que Pimard fait asseoir à gauche.)

BROQUETIN et FUMADEL.

Mademoiselle !... (Ils s'empressent près de Phrosine.)

PIMARD, les repoussant.

Otez-vous de là !.... Du vinaigre !.... des essences !.... des élixirs !...

BROQUETIN et FUMADEL, perdant la tête.

Voilà ! voilà !... (Broquetin sort vivement par la droite et Fumadel par la deuxième porte à gauche.)

SCÈNE XVII.

PHROSINE, PIMARD.

PIMARD, à Phrosine.

Fifille !...

PHROSINE, avec impatience, se levant.

Mais, papa, vous ne me comprenez pas...

PIMARD.

Elle parle ! O merci, mon Dieu !

PHROSINE.

Il ne s'agit que du jeune homme...

PIMARD.

D'un seul ?...

PHROSINE.

Que j'avais vu...

PIMARD.

Au vasistas de la rotonde.

PHROSINE.

Je l'avais déjà vu à Paris...

PIMARD.

Quelle révélation !...

PHROSINE.

Dans notre cour...

PIMARD.

Du *Grand-Hurleur* !...

PHROSINE.

Il y venait tous les jours... à quatre heures et demie, chanter avec sa guitare...

PIMARD.

Chanter ?...

PHROSINE.

La romance des *Feuilles jaunes*.

PIMARD.

Hein ! quoi ! ce guitariste !... cet odieux troubadour ?... Misère !... misère !...

PHROSINE.

Oh ! c'est un noble cœur !

PIMARD.

Comment juger un cœur, si tu ne l'as vu que de notre quatrième en raccourci ?

PHROSINE.

N'a-t-il pas, un jour, devant notre porte, versé dans les mains d'un petit enfant, traîné sur un orgue de barbarie, la moitié de sa pauvre recette ?

PIMARD.

S'il a fait cela, c'est un noble cœur... mais il n'en est pas moins troubadour vagabond.

PHROSINE.

Il ne l'est plus, papa.. puisqu'il est aujourd'hui dans le commerce.

PIMARD.

C'est juste !... le commerce est le bien des nations !... la circumnavigation naturelle des peuples !... Et tu l'as retrouvé ici ?...

PHROSINE.

Sans le reconnaître, d'abord...

PIMARD.

Alors... comment sais-tu que c'est lui ?... Illumine-moi.

PHROSINE.

Il me l'a dit !...

PIMARD, éclatant.

Il te l'a dit !... et voilà tout !... infortunée !...

PHROSINE.

Comment !

PIMARD.

Mais tu ignores donc ce qui se passe ici depuis une couple d'heures ?... tu ne sais donc pas qu'ils disent tous : C'est moi ! dans ce pays-ci ?... C'est la mode !... c'est la vogue... Tiens ! prends mon bras... soutiens... Nous n'aurons pas fait quinze pas... que nous en aurons déjà une cinquantaine à nos trousses...

PHROSINE.

Mon Dieu ! vous me feriez douter...

PIMARD.

Sans doute... doute... flotte... balance, ma fille... c'est ce que tu as de mieux à faire !...

PHROSINE, à elle-même.

Mais il me semble, pourtant... que si j'entendais sa voix...

PIMARD, frappé d'une idée.

Sa voix !.. tu m'illumines !...

PHROSINE.

Sa romance plaintive.

PIMARD.

Tu achèves de m'illuminer... Rentre au bureau...

PHROSINE.

Que voulez-vous faire ?...

PIMARD.

Ne m'embrouille pas... rentre au bureau... Berce-toi de plus en plus de quelque vague espoir... et je te dirai comme tantôt...

Air final de la scène septième

De tes pieds avec prudence,
Entretiens bien la chaleur,
Et d'une douce espérance
Berce, enfant, berce ton cœur !

(Phrosine sort par la première porte à droite. — Pimard la conduit, pendant le chant, jusqu'à la porte.)

SCÈNE XVIII.

PIMARD, puis BROQUETIN et FUMADEL.

PIMARD, seul.

Mon horizon commence à s'éclaircir... j'y vois poindre quelques jets lumineux !... Ah ! il s'agit des *Feuilles jaunes* !... ah ! il s'agit de cette odieuse romance qu'on venait miauler sous mes fenêtres tout l'hiver dernier... je la sais par cœur...

BROQUETIN et FUMADEL, entrant chacun d'un côté une burette à la main ; Broquetin par la droite, Fumadel par la deuxième porte, à gauche.

Voici le vinaigre !...

PIMARD, avec force.

Il n'en est plus question !... Qu'on me la chante..

BROQUETIN et FUMADEL, surpris.

Hein ? quoi ?

PIMARD.

La romance du *Grand-Hurleur*... Ma fille est à ce prix.

FUMADEL.

Comment !...

BROQUETIN.

Qu'est-ce qui lui prend !... Eh bien ! et l'autre histoire ?...

PIMARD.

Il n'en est plus question !... Qu'on me la chante !... ou plutôt non ! (Les observant.) Il est certain... qu'il y a ici un escroc.. peut-être deux !... Je vais chercher trois agents subalternes pour l'écouter avec moi... et le premier qui ne l'exécute pas agréablement... Ah ! nous sommes troubadours ?

BROQUETIN, ahuri.

Comment ! troubadour !...

PIMARD.

Ah ! nous pinçons de la guitare !... pinçons-en !... ou nous sommes pincés !!! (Il sort par le fond.)

SCÈNE XIX.

FUMADEL, BROQUETIN, puis THÈCLE.

FUMADEL et BROQUETIN.

Pincés ! (Fumadel remonte.)

BROQUETIN, passant à gauche.

Quelle est cette épreuve... N'importe, je demande à la subir... Trente-deux mille francs... bigre !... (Fumadel pose sa burette sur le comptoir et Broquetin la sienne sur le pupitre à la Tronchet.)

FUMADEL, à lui-même.

La romance du *Grand-Hurleur*...

BROQUETIN.

Connais-tu ça ?

FUMADEL, à lui-même.

Je la sais... mais je n'ai plus de voix...

BROQUETIN.

J'ai de la voix... mais je ne la sais pas...

FUMADEL.

Et la vache est vendue !.. (très-ahuri, à Broquetin.) Paie-moi du lait !

BROQUETIN, de même, à Fumadel.

Cinq sous pour un vers !

FUMADEL.

Ma vie pour un son de lait !

THÈCLE, à Broquetin, en entrant par la deuxième porte à gauche.

Monsieur, il ne voulait pas boire dans une tasse...

BROQUETIN, ahuri.

Hein ?... (A Fumadel.) Trente sous !..

THÈCLE.

Alors, j'ai acheté un biberon !..

BROQUETIN.

Tu m'agaces !..

FUMADEL, à part.

Qu'entends-je ? . un biberon !.. (Il s'élance vers la gauche.)

BROQUETIN.

Où va-t-il ? (Criant.) Trente et un sous !.. (Fumadel se précipite dans la cuisine, deuxième porte à gauche, et referme la porte, Thècle passe à gauche d'un air tout étonné.)

SCÈNE XX.

THÈCLE, BROQUETIN.

THÈCLE.

Pourquoi?

BROQUETIN.

Pour une romance.

THÈCLE.

Donnez.

BROQUETIN, transporté.

Tu la sais? tu me sauves la vie! (Lui donnant de l'argent.) Voilà vingt sous... chante!..

THÈCLE, chantant.

« Un jeune Grec, l'honneur de sa patrie,
« Dans un combat, blessé d'un coup mortel... »

BROQUETIN, furieux.

Va te promener avec ton Grec.. Il s'agit d'un Grand-Hurleur! . Rends-moi mes vingt sous... (Il les reprend.)

THÈCLE, ahurie.

Qu'est-ce qu'il a?..

LA VOIX DE PHROSINE, chantant dans la coulisse.

« Le souffle des autans a passé sur ma tête... »

BROQUETIN, * qui a passé à gauche, écoutant avidement.

Ça doit être ça!

THÈCLE, pendant que Phrosine chante.

Tiens! mais je la sais... (Chantant à contre-mesure pendant que Phrosine continue.) « Le souffle des autans. ... »
C'est très-gentil!..

BROQUETIN, impatienté, écoutant.

Tais-toi donc...

VOIX DE PHROSINE.

« Dans la nuit du tombeau, je descends à pas lents!
» Adieu, bel ange.. adieu, trop cruelle Henriette!...
» Les feuilles ont jauni sur les ormes tremblants... »

(La scène continue pendant que Phrosine chante, de manière à ne pas permettre à Broquetin d'entendre et d'apprendre la romance chantée par Phrosine.)

THÈCLE, chantant le premier vers en même temps que Phrosine chante la suite.

« Le souffle des autans a passé sur ma tête!... »

BROQUETIN, crispé, à Thècle.

Tais-toi donc, sacrebleu! Allons bon! j'ai perdu le deuxième vers... (Broquetin écoute avidement Thècle, qui est un peu remontée, vient lui tirer l'habit.)

BROQUETIN, tout à la romance.

Laisse-moi... (Écoutant toujours la voix de Phrosine.) Hein? qu'est-ce qu'elle a dit?

THÈCLE, le tirant plus fort.

Voilà M. Pimard! (Pimard entre par le fond.)

(NOTE ESSENTIELLE. — Cette scène doit se jouer sans interruption de dialogue de la part des acteurs en scène, de façon à ce que Broquetin ne puisse entendre que le premier vers du chant de Phrosine, qui doit s'arrêter immédiatement à l'entrée de Pimard, quand bien même elle n'aurait pas achevé son couplet.)

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, PIMARD. A l'entrée de Pimard, le chant cesse dans la coulisse.

PIMARD, à Thècle.

Qu'est-ce que vous faites là?... sortez!... (Thècle sort par la deuxième porte à gauche.)

BROQUETIN, n'entendant plus le chant, à part.

Trop tôt!... trop tôt!...

PIMARD.

Et vous, gai musicien... attaquons! (Montrant le fond.) Mes trois hommes sont là!... ils vous écoutent... (Regardant autour de lui.) Où est l'autre?

BROQUETIN, voulant filer.

Je m'en vais le chercher... (Il passe à droite.)

PIMARD, le retenant.

Restez... (A lui-même.) J'en tiens toujours un.. (Haut.) Allez, cher petit, et tâchons d'être en voix.

BROQUETIN, à part.

Quelle position! j'en sais très-peu... et je le sais mal.

PIMARD.

Dépêchons-nous!

BROQUETIN, attaquant la romance.

« Le souffle des autans a passé sur ma tête!... »

PIMARD, à part.

Il la sait!... serait-ce lui?

BROQUETIN, à part.

Si je pouvais en rester là! (Il veut s'éloigner.)

PIMARD, le retenant.

Gai! gai!... serrons!... serrons la mesure. (Fumadel, effaré, surexcité, paraît au haut de son escalier avec sa guitare et un biberon plein de lait, auquel il s'abreuve fiévreusement. — Personne ne l'a vu, la scène continue.)

SCÈNE XXII.

FUMADEL, PIMARD, BROQUETIN, puis PHROSINE et THÈCLE.

BROQUETIN, chantant de plus mal en plus mal.

« Le souffle des autans a passé sur ma tête...
« Dans la nuit du tombeau .. dans la nuit du tombeau...
« Dans la nuit du tombeau... dans la nuit du tombeau... »

(Pimard, qui ne reconnaît plus l'air, vient le regarder entre les yeux, ce qui trouble encore plus Broquetin, dont la voix s'altère et les intonations aussi. — Il arrive, sans s'en apercevoir, à chanter les deux vers ci-dessus sur la fin de l'air : Dis-moi, soldat, dis-moi t'en souviens-tu ?

PIMARD, chantant sur la fin de l'air.

Non, non, non, non, mon vieux, tu ne t'en souviens pas!

(Parlé, et levant sa canne.) Ah! gredin!...

FUMADEL, après de vains efforts, pousse enfin une note vigoureuse qui fait bondir Pimard et Broquetin; il attaque énergiquement la fin de la romance avec une expression fiévreuse et lamentable.

Ne lasse pas le ciel de ta vaine prière :
Ah! laisse-moi mourir, puisque tu n'aimes pas!
Sans ton amour, hélas! que ferai-je sur terre?...
J'aurai du moins les pleurs au delà du trépas!

(Pendant ces deux derniers vers, il est descendu en scène.)

PIMARD, pendant le chant.

Grand Dieu!!!...

PHROSINE, de même, accourant par la première porte de gauche.

Ces accents!...

THÈCLE, accourant par la deuxième porte de gauche, sur un point d'orgue que fait Fumadel.

Qui est-ce qu'on égorge?...

PHROSINE, après le chant, très-émue et pleurant.

C'est bien ça!... c'est bien lui!... (Elle s'approche de Fumadel. — Thècle passe à droite, au deuxième plan.)

PIMARD. *

Oui! oui!... Ah! sapristi!... je le reconnais!... Il n'y a pas deux gosiers comme ça en France!... Heureuse France!...

FUMADEL, à Pimard, en homme du monde.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main. .

PIMARD.

Un instant!... je ne connais encore de toi que ton timbre... et franchement ce n'est pas assez pour assurer le bonheur de ma fille...

FUMADEL.

Eh! quoi?...

PIMARD.

J'ai besoin de me renseigner sur tes vertus domestiques... (Tirant de sa poche son carnet et son crayon.) Donne-moi les nom et prénoms.

FUMADEL.

Agénor-Jean-Eudoxe Fumadel.

PIMARD.

Fumadel!... Serais-tu le neveu de Giboissac, papetier?

FUMADEL.

Il fut mon oncle... tant qu'il a vécu.

PIMARD.

Le neveu de ce bon Giboissac!... Tous mes vœux sont comblés!... Jette-toi dans mes bras!... ou plutôt non... (Lui donnant une carte de visite.) voici ma carte... viens nous voir cet hiver, nous causerons du contrat.

FUMADEL, avec transport, prenant la main de Phrosine.

Oh! triomphe de la musique et de la papeterie!...

BROQUETIN, à Pimard.

Moi, j'ai eu un oncle cartonnier!...

PIMARD.

Turlurette!... je te méprise, toi!... (Il lui tourne le dos.)

BROQUETIN, à part.

Ruiné!

THÈCLE, s'approchant de Broquetin, bas.

Vous savez bien... le veau ?...

BROQUETIN.

Turlurette !... je te méprise avec ton veau !... (Il lui tourne le dos. — Elle remonte.)

PIMARD, à Fumadel.

Et sais-tu, Eudoxe, ce que je te donne pour dot ?

FUMADEL.

Non, papa.

PIMARD.

Mon immeuble du Grand-Hurleur... le quartier te convient... mais je te défends de jamais chanter de mon vivant !

FUMADEL.

Quand je viens de retrouver ma voix ?...

PIMARD.

Précisément... sans ça, je serais parfaitement tranquille.

THÈCLE, descendant à la gauche de Fumadel.

Monsieur Fumadel, le veau est mort !

FUMADEL, mélancoliquement.

Mon frère de lait ?... (Changeant de ton.) Mets-le à l'oseille (Thècle remonte et passe à l'extrême gauche.)

CHOEUR FINAL.

Air : *La coquetterie* (Final de Mr votre Fille).

FUMADEL.

Douce mélodie,
Adieu pour toujours!
Et que l'harmonie (bis.)
Règne en nos amours!

LES AUTRES.

Plus de mélodie,
Roi des troubadours,
Pour que l'harmonie
Règne en nos amours! (bis.)

FUMADEL, au public.

Air : *De la Sentinelle.*

Hélas! Messieurs, c'est en tremblant...

PIMARD, vivement.

Tais-toi!
Terrible enfant, tu trahis ta promesse!

FUMADEL.

Mais au public, cher papa, selon moi,
L'on doit toujours faire une politesse.

PIMARD.

Veux-tu, mon fils, être vraiment poli?
Épargne-lui ta voix trop monotone;
Et disons-lui : (Au public.) Public ami,
La voix qu'il nous faut aujourd'hui,
C'est la vôtre qui nous pardonne!
Qui nous pardonne!

REPRISE DU CHOEUR.

FIN.

Lagny. — Typographie de A. Varigault